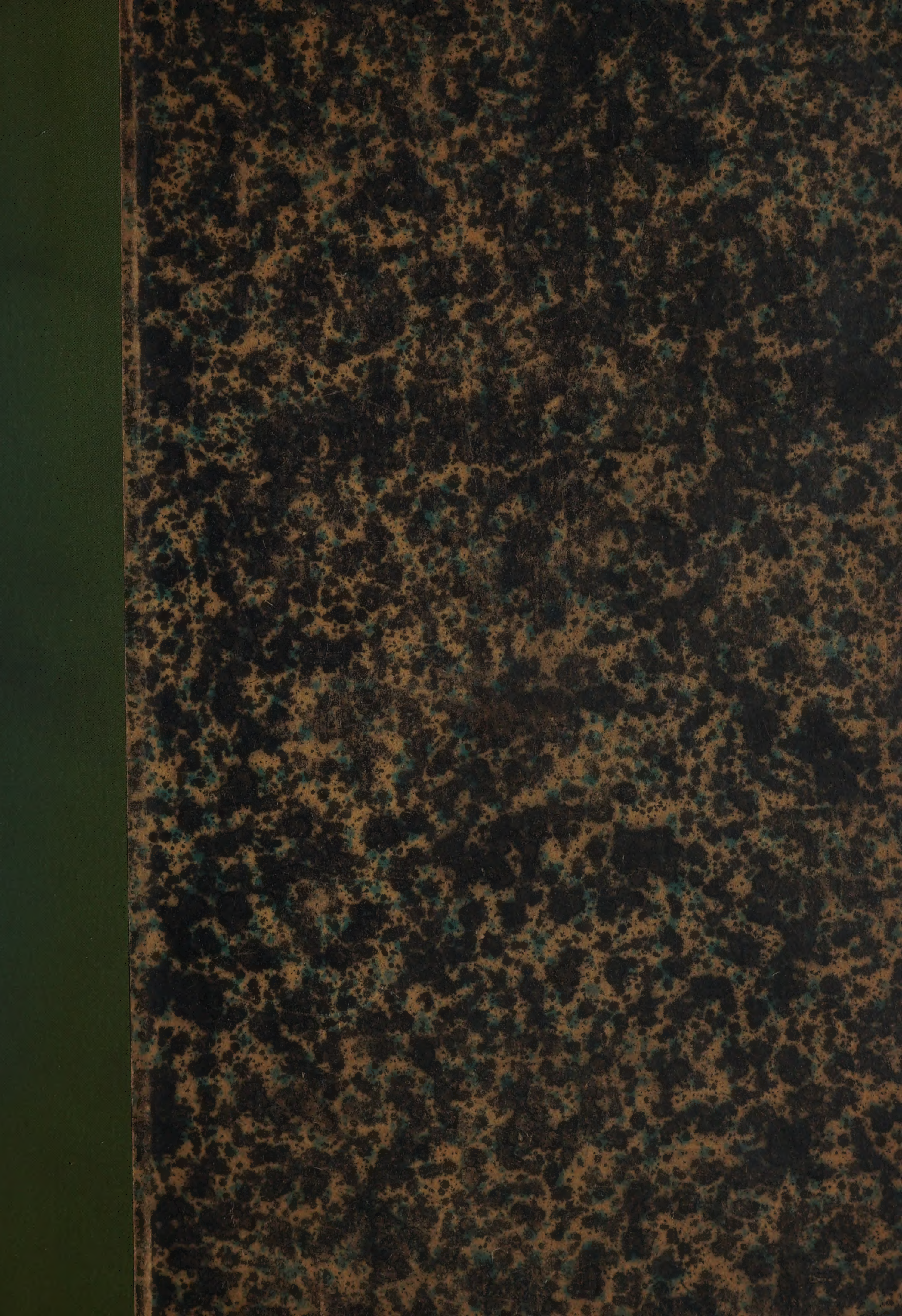


VOYAGES

DES

FLOTTES DE SALOMON ET D'HIRAM

EN AMÉRIQUE

POSITION GÉOGRAPHIQUE

DE

PARVAÏM, OPHIR & TARSCHISCH

La découverte que nous avons faite de la route que suivaient les vaisseaux de Salomon et du roi de Tyr à travers l'Océan, pour se rendre en Amérique, est démontrée dans ce Mémoire par un ensemble de preuves qui appartiennent à deux catégories fort distinctes. L'une d'elles consiste à signaler l'existence, dans la Haute-Amazone, de noms que l'on retrouve dans le texte hébreu de la Bible. Ces noms, que l'on a appris des marins de Salomon et d'Hiram, désignaient les localités que leurs flottes fréquentaient et les objets qu'elles en rapportaient : ils n'appartiennent qu'à la langue quichua, qui est encore parlée par les Antis du Pérou et de l'Equateur. Nous avons acquis jusqu'à la certitude que la partie supérieure du fleuve des Amazones portait anciennement le nom de Salomon.

Malgré ces preuves suffisantes, qui décident une question historique et géographique, en constatant l'état de la science nautique des Phéniciens, nous avons introduit dans notre Mémoire une seconde catégorie de preuves moins sérieuses que les précédentes, mais qui peuvent avoir leur utilité, en ce qu'elles tendent, dans leur ensemble, à donner plus de force à notre opinion, et qu'on peut considérer cette seconde catégorie de preuves comme une contre-partie de la première. C'est qu'en effet nous avons cru reconnaître que dans les endroits fréquentés par les vaisseaux des deux rois, les Hébreux et les Phéniciens ont laissé des noms et des mots appartenant à leur langue; plusieurs d'entre eux ne sont pas douteux, ils appartiennent réellement à la langue sémitique. Quelques autres peuvent être l'objet d'une contestation, mais cela ne peut détruire les faits principaux qui servent de base à notre argumentation. L'essentiel est dans l'ensemble des faits, parce qu'ils portent avec eux la lumière.

De Moïse à Salomon, la langue hébraïque dut subir la loi générale des transformations, au moins dans sa prononciation ; mais, depuis Salomon, sa décadence phonétique ne peut être l'objet d'un doute, puisque l'hébreu est devenu une langue morte. Les juifs dans leur dispersion ne s'entendirent bientôt plus; une grande confusion régna dans les synagogues, où la vraie prononciation de l'hébreu s'était graduellement perdue, et où l'interprétation des Livres sacrés était déjà controversée. Pour remédier à cet état de choses, des docteurs, qu'on nomme les massorethes, entreprirent de fixer la prononciation des mots de la langue juive, en ajoutant des signes ou points-voyelles aux lettres de l'alphabet. Mais les massorethes n'ont pu rendre à tous les mots de cette langue la prononciation primitive, la seule véritable, et qu'ils n'ont jamais connue. C'est bien pourquoi un grand nombre d'hébraïsants n'admettent

point l'exactitude des signes massoréthiques, qui ne sont ni dans les racines du langage ni dans la vraie Bible.

On a donc la liberté de prononcer l'hébreu un peu à sa guise; et c'est d'ailleurs ce qui arrive quand même; car la prononciation des voyelles diffère dans la bouche de l'anglais, du français, de l'italien et des autres peuples, et, en dépit des signes massoréthiques, l'hébreu subit, comme le latin, la loi de la prononciation qui appartient à chaque pays. Ce qui a lieu pour les voyelles a lieu également pour les diphthongues, qui changent et se confondent par la flexion dans le vocalisme; d'ailleurs il n'existe aucune langue où les voyelles changent avec autant de liberté que les sémitiques, puisque c'est par elles que l'on distingue les temps et les personnes des verbes, comme dans *katôl*, tuer, où l'on obtient *katûl*, tué, *katal*, il a tué, *kotêl*, tuant, *kittel*, il a tué, *kuttal*, il a été tué; *yiktol*, il tuera, *hiktil*, il a fait tuer, etc.

Dans le Mémoire que nous présentons sur les voyages des vaisseaux de Salomon et qui est une question d'histoire, nous ne pouvions, pour être compris de nos lecteurs, nous borner à produire des racines étymologiques; c'est pourquoi nous avons voulu grouper des mots composés et des dérivés, qui souvent, malgré leurs différences dans l'orthographe, nous donnent des significations dont leur ensemble est une véritable confirmation des faits que nous démontrons, et nous avons conservé à ces termes hébreux les signes massoréthiques tels que nous les donnent les *Lexicon hebraicum Biblicum*, mais sans nous obliger à adopter en aveugle toute la prononciation que ces signes attribuent à des voyelles de convention.

Bien que nous n'attachions point une grande importance à ces termes qui forment la deuxième catégorie de nos preuves, ils figurent dans notre Mémoire, comme des rapprochements singuliers, entre l'hébreu et des noms américains qui nous semblent avoir une origine hébraïque. Ces noms hébreux, dans leur origine, se seraient conservés avec quelques altérations dans la Haute-Amazone. Pour faciliter les recherches que nous-mêmes avons commencées, nous les avons mêlés à notre travail à titre d'indications, et aussi pour faire partager la conviction que nous avons acquise sur notre découverte.

Pour preuve de notre loyauté, nous n'avons pas hésité à combattre souvent notre propre opinion, en lui opposant des étymologies diverses que nous laissons au choix du lecteur et des philologues, et aussi parce que notre but a été, en réunissant toutes les indications possibles, de faciliter les travaux de ceux qui voudraient compléter nos recherches et leur donner même une forme plus scientifique, si cela peut leur convenir. En attendant, nous prions nos lecteurs d'être indulgents pour les défauts qu'ils verraient dans ce Mémoire, et d'y considérer moins les détails que l'ensemble des faits qu'il contient. Vicomte ONFFROY DE THORON.

En publiant ce Mémoire, je viens constater une fois de plus combien la philologie est utile à l'histoire; puisque c'est au moyen de ce précieux auxiliaire que je suis parvenu à décider une question historique, objet du travail que je soumets à l'apréciation de mes lecteurs; ils se convaincront aussi que la linguistique est venue jeter une lumière nouvelle sur la géographie et la navigation des Phéniciens et des Hébreux.

Les conjectures ni les raisonnements plus ou moins spécieux de quelques savants n'ont pu, jusqu'à ce jour, arracher le voile qui couvrait la route inconnue que suivaient les flottes de Salomon et d'Hiram, roi de Tyr; ils n'ont pu nous dire véritablement ce qu'étaient et où étaient Parvaïm, Ophir et Tarschisch, mentionnés dans la Bible. Cette question, plusieurs fois traitée, discutée même devant les académies, n'a jamais été résolue par les hommes les plus érudits, parce que leur argumentation, loin d'avoir une base solide, ne s'appuyait guère que d'hypothèses et se trouvait enchaînée par des croyances erronées sur la navigation des anciens.

Désormais le doute n'est plus permis : nous montrerons ces lieux célèbres que fréquentaient les vaisseaux du grand roi de Juda et de son allié, le roi de Tyr. Nous dirons les noms des objets précieux que leurs vaisseaux apportaient à Joppé (Jaffa), après chaque trois ans d'absence; nous en ferons connaître les significations, les étymologies exactes; et, bien que ces noms soient mêlés au texte hébreu de la Bible, une partie d'entre eux, de l'aveu des plus grands philologues, appartenait à une autre langue qu'à l'hébraïque.

Il nous suffira donc, pour connaître la provenance des articles importés à Jérusalem, de découvrir à quel peuple les marins de Salomon et d'Hiram empruntaient les noms et les termes étrangers qui sont dans la Bible. Nous devons ajouter qu'ils sont exactement écrits dans le texte en caractères hébreux; mais qu'ils ont eu parfois leur prononciation viciée par l'addition des points-voyelles des massorèthes (1), dont on doit rarement tenir

(1) Des docteurs juifs ont inventé treize points-voyelles ou massoréthiques, pour fixer les sons que doivent prendre les consonnes à défaut de voyelles; mais cette innovation n'a pu rendre aux mots hébreux leur ancienne prononciation, per-

compte, puisque leur invention est moderne, comparativement à l'époque de Salomon, qui régnait il y a plus de deux mille huit cents ans.

Indépendamment de leur prononciation viciée, ces termes et ces noms, tirés pour la plupart des versions grecques, ont été généralement mal transcrits dans les Bibles en caractères romains; ils ont été plus mal prononcés encore et très diversement dans les langues modernes. Une telle confusion, propagée pendant plusieurs siècles, n'était pas propre à éclairer dans leurs recherches les commentateurs de la Bible et les historiens. Nous nous assurerons encore si chez ce peuple étranger auquel des mots furent empruntés, les Hébreux n'auraient point laissé des termes de leur propre langue.

Dans presque toutes les parties de l'Amérique on découvre journellement des monuments cyclopéens, des ruines de cités antiques, dont les constructions rappellent celles qu'on voit dans l'Inde, en Chine et en Egypte. La tradition n'a pas même conservé le souvenir des temps anté-historiques auxquels appartiennent ces vestiges, qui attestent une époque de civilisation, éteinte depuis quelques mille ans. Pourtant lorsque Christophe Colomb découvrit les plages du nouveau monde, au Mexique et au Pérou existaient encore des peuples dont la civilisation en décadence, tombant de vétusté, avait conservé quelques restes de coutumes ou d'observances asiatiques.

Mais la cupidité des conquérants espagnols, en captivant tout leur esprit dans la recherche des trésors, les empêcha de se rendre compte de l'état social du Pérou, des monuments qu'ils y voyaient, de l'existence d'une langue sacrée et du culte qu'on y rendait en l'honneur du soleil. Ne s'attachant point à remonter aux sources de l'histoire des peuples américains, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils ne tentèrent jamais des rapprochements entre les langues de l'Asie ancienne et de l'Egypte avec celle des Péruviens.

Plusieurs philologues se sont attachés à l'examen comparé des langues de l'Amérique du Nord avec celles qui ont une origine asiatique; mais celles-là, pas plus que les dialectes de l'Amérique du Sud, du côté de l'Atlantique, n'ayant pu être assimilés par ces linguistes aux langues de l'Asie, ils ont sans doute pensé qu'il serait inutile de porter leur attention sur celles que l'on parle sur les rivages de la mer du Sud, c'est-à-dire du Pacifique. C'est pourtant là, comme nous le ferons voir, qu'ils auraient pu, dans le domaine de leur exploration, obtenir les résultats que nous avons réalisés.

Avant de montrer la route que suivit une fraction des populations asiatiques pour aller s'établir vers le Pacifique, dans l'Amérique méridionale, nous devons faire remarquer que, depuis l'origine de son établissement dans cette région, elle a dû, jusqu'à aujourd'hui, être à l'abri de toute grande invasion, capable de la refouler ou de l'anéantir, de détruire son autonomie et son langage primitif. C'est qu'en effet, les Antis du Pérou, de l'Equateur et de la Bolivie habitent les hauts plateaux des Andes et les cordillères de ces trois républiques.

L'altitude considérable et l'âpreté de ce territoire, d'une part; la vaste étendue du Pacifique, d'autre part; enfin quatre mille kilomètres d'épaisses forêts vierges séparant les imprenables montagnes des Antis, des rivages de l'Atlantique, ont préservé de leur destruction la colonie asiatique, établie depuis quelques mille ans dans la région que nous venons de signaler. Leur langue, qui devint celle des Incas, atteignit, sous le règne de ces rois, un certain degré de perfection dans ses formes grammaticales; elle conserva néanmoins sa prononciation originelle (1) et surtout l'un des grands traits caractéristiques de sa haute antiquité, puisque onze consonnes et trois voyelles de notre alphabet suffisent pour l'écrire.

A côté du cachet primitif de cette langue, nous voyons que le chaldéen et l'hébreu, déjà si anciens, s'écrivent avec vingt-deux lettres, auxquelles dans des temps plus modernes on a ajouté treize signes massoréthiques. Quant au sanscrit, que l'on regarde à juste titre comme la source des langues indo-européennes, malgré son antiquité, il a son alphabet composé de trente-neuf caractères, en y comprenant les deux lettres védiques *l* et *lh*; il est donc loin de posséder le cachet primitif de la langue des Antis; et son amalgamation avec plusieurs anciens dialectes de l'Asie ne nous semble pas douteuse.

La langue des Antis, ou celle des Incas,

due avec leur langue, il y a près de trois mille ans. Vossius a feuilleté plus de deux mille écrits des juifs sans qu'il y ait rencontré de ces points-voyelles; au temps d'Origène et de saint Jérôme même, ils n'étaient point encore en usage. La Bible n'en doit point avoir; et, pour ne point corrompre son texte originel, on doit, en imitant Houbigant, l'imprimer sans ces signes; d'ailleurs dans les synagogues la lecture de la Bible se fait sur des manuscrits qui n'admettent pas de points-voyelles.

(1) L'hébreu et le chaldéen, en se formant et ayant conservé un grand nombre de mots de la langue quichua, celle-ci peut servir aux hébraïsants, pour rétablir la véritable prononciation des mots qui sont communs au quichua et à la langue sémitique; mais on devra éviter les corruptions de lettres introduites par les Espagnols dans un certain nombre de mots.

est nommée *quichua*; et c'est sous cette dénomination unique que nous en parlerons désormais, évitant celle de *quichéenne*, appliquée si mal à propos par Humboldt et Klaproth au quichua; afin de ne pas confondre les deux langues complétement distinctes, de *quiché*, qui appartient au Mexique, et de *quichua*, qui se parle dans l'Amérique du Sud. On comprend que cette dénomination de *quichéenne* ne devrait être applicable qu'à la langue mexicaine seulement.

Sous les Incas, le quichua était en usage, depuis le deuxième degré de latitude nord de Quito, dans l'Equateur, jusqu'à Maulerio, dans le Chili, point situé au trente-cinquième degré de latitude sud. Cette langue se parlait également dans le Tucuman, qui fait partie de la Confédération argentine, ainsi que sur tout le versant oriental des Cordillères et des territoires adjacents de l'Equateur, du Pérou et de Bolivie, d'où de nombreux et grands cours d'eau, en partie navigables, descendent dans le bassin supérieur du fleuve des Amazones.

Ainsi, il est acquis que la langue quichua a été parlée sur un territoire dont l'étendue était de 2,960 kilomètres de long, du nord au sud, et dont la largeur moyenne et variable était de 500 kilomètres d'occident à orient; mais un grand nombre de noms de lieux, conservés sur les affluents et les rives du fleuve des Amazones, donnent la certitude que, dans l'antiquité, la langue quichua fut parlée le long de ce fleuve, jusqu'à 1,200 kilomètres des rivages du Pacifique; et c'est sur le bassin de la Haute-Amazone que nous désirons fixer toute l'attention de nos lecteurs.

Avant de prouver que les objets rapportés par les vaisseaux de Salomon et d'Hiram avaient leurs noms dans la langue quichua et pris sur les territoires dépendants des Antis, il nous semble assez naturel de faire connaître d'abord les lieux que fréquentaient les flottes de ces souverains, et d'où chaque fois, après trois années d'absence, elles revenaient chargées de bois précieux, de trésors et d'objets de curiosité.

Nous commencerons par faire observer que les écrivains qui ont fait des recherches sur Ophir et Tarschisch, ont tous omis le nom de Parvaïm, qui est aussi dans la Bible. L'examen de ce nom est pourtant des plus importants : il est, lui seul, toute une révélation. Dans le livre II des PARALIPOMÈNES ou CHRONIQUES, chap. III, v. 6, il est dit que « Salomon orna sa maison de belles pierres précieuses, et que l'or était de *Parvaïm.* » Ce roi se procurait donc de l'or ailleurs qu'à Ophir et à Tarschish seulement.

Les philologues n'ont point fait attention à cette circonstance; sans doute parce que le nom de Parvaïm manque dans presque toutes les versions bibliques, et que les traducteurs, au lieu de dire, comme en hébreu, l'*or de Paruim*, *zab-Paruim* זהב פרוים, ils se sont bornés à dire que « Salomon orna sa maison de belles pierres précieuses et *du meilleur or.* » Ils n'ont pas compris ce terme de *Paruim*, pluriel de *Paru*, et peut-être même ils ne l'ont pas pris pour un nom. Ce nom existe pourtant dans les textes hébreux, chaldéens et syriaques; et l'omission qui en a été faite, démontre qu'on ne saurait trop mettre tout le soin possible à compulser les textes des livres anciens. En outre, la prononciation de *Parvaïm* est inqualifiable dans les traductions, puisqu'en Chaldéen comme en hébreu, ce nom est écrit *Paruim* פרוים.

Maintenant, nous allons préciser les lieux où se trouvait Paruim. *Paru* est le nom propre d'une rivière du territoire oriental du Pérou, et ses eaux venant du sud-est, vont s'unir, vers les 10° 30' de latitude méridionale, à celles de l'*Apu Paru*. Ces deux rivières du nom de Paru, font donc, au pluriel, le *Paruim* des Hébreux (1).

Ces cours d'eau, ayant reçu de la province péruvienne, nommée Caravaya (2), la rivière aurifère *Inampari* et plusieurs autres affluents plus riches encore par l'or qu'ils possèdent, vont confondre leurs eaux avec celles de Uilcamayu, de Paucartampu et de l'Apurimac qui descendent de la province de Cuzco. Toutes ces rivières traversent les territoires fameux de *Païtiti*, que les Espagnols appelaient l'*El-Dorado*; elles concourent à grossir l'Ucayali, l'un des grands affluents du fleuve des Amazones, et qui, dans son cours, baigne d'un côté la Pampa-del-Sacramento, et de l'autre les terres de l'ancien empire de *Inin* ou *Inim*, aujourd'hui à l'état légendaire. Le nom de la rivière *Ucayali* étant hébreu, pour son étymologie on a, יְכַהַ = כַהַ = כהו *uca* = *ca* = *cay*, termes qui signifient tous « courage, résolution, force; » on a ensuite l'hébreu יַהַל *ial*, « attente, espoir; יאל *ial* signifie encore : « il voulut, il consentit; » puis on a יַהַלו *ialy*, « ils entreprendront ou il entreprirent; » il y a aussi יהלו *ialy*, « on espère, on attend, on entreprend. » La signification de Ucayali est donc celle-ci : « Avec le courage, l'espoir; » ou bien : « Avec de la résolution, on entreprend; » ou encore : « Dans le courage, on espère. »

(1) Le *mim* ם hébreu, qui est l'M, ou la terminaison *im* ים indique le pluriel.

(2) Caravaya est corrompu de *Cara huaylla* « forêt d'écorce : » on fait ici allusion aux arbres de quinquina, qui sont abondants dans cette province.

L'empire de *Inin* a également un nom hébreu qui dérive de יְנִהֲנִי *inini* ou יְנִהֲנִי *inéni* « qui est convaincu » [redacted] signifie « fidèle, croyant, plein de foi. » Ces termes hébreux se rapportent au quichua *inin*, qui, dans cette langue, veut dire aussi « il est croyant, il a la foi. » C'est la troisième personne du présent de l'indicatif du verbe quichua *inini* « je crois, j'affirme, je confirme. » Ainsi, l'empire d'*Inin* est bien « l'empire des Croyants, ou l'empire de la Foi. »

Il existe en hébreu un autre terme ונין *Ynin*, commençant par un *wao*, mais dont la racine est נין *nin* et dont la signification est celle de « fils, gens de secte ou de tribu » (1). Les Antis, qui avaient plusieurs des coutumes juives, célébraient des actes de foi qu'ils accompagnaient de sacrifices, et dont la plupart étaient des sacrifices d'enfants : ils rappellent ceux des Phéniciens, qui sacrifiaient des enfants à leur dieu Moloch. Ce furent les derniers Incas du Pérou qui abolirent parmi les Antis l'usage des sacrifices humains.

A l'orient de l'Inin débouche dans les Amazones le rio *Yutai*, *Jutai*, *Jutahi*, ou *Jutahy* : ce nom, s'écrivant de plusieurs façons, fait voir son origine étrangère, et l'on ne doit pas le confondre avec celui d'un arbre qu'on appelle peut-être abusivement *Jutay* (2).

Ce nom est encore hébreu : *Yutai* יְחַטָּאי signifie « pécheurs, prévaricateurs. » Dans le Lexicon hebraicum on trouve encore écrit différemment יְחוֹטָא *Huta*, *Yuta*, « prévaricateur, » mais le *cheva* placé sous le *wao*, qui est l'*y*, peut en annuler le son. יוטל *iutal* signifie aussi « il est méprisé, rejeté, exilé : » cela se rapporte bien au sort réservé au prévaricateur. Nous ferons remarquer que la lettre *i*, initiale de *iutal*, est inséparable du mot : c'est l'*iod* en place de *wao* ; et que, sous cette dernière forme, le Lexicon nous donne יְהֵטָא *ieta*, « il manqua à son devoir, à sa foi יְהֵטָאוּ *ietay*, « ils changèrent, ils tombèrent dans l'erreur ; ou encore יתעו *ithay*, « ils se trompèrent, ils s'égarèrent ; » puis יָתַץ *iutats*, « il a brisé, violé, s'est avili ; » et וְחֵטְאי *yetai*, « fautes, erreurs. » Les prévaricateurs sont donc bien יְחוֹטָאי *yhutai*, *hutai* ou *Jutai*. Ce nom, donné à une rivière, dans l'empire des croyants, est donc fort expressif.

Le rio Jutai ou Yutai, la rivière des Prévaricateurs, reçoit, près de son embouchure, le rio *Omara*. N'est-ce point encore là le nom juif *Omar* אוֹמֵר ? L'empire d'Inin dut s'étendre jusqu'au rio Mamoré, autre affluent des Amazones ; car cette rivière est aussi connue sous le nom de *Inin* ou *Inim*. Poursuivant nos rapprochements et nos singulières coïncidences de noms, nous voyons sur la carte du bassin supérieur des Amazones, et dans les limites déjà indiquées, la rivière qui porte le nom hébreu de *Beni* בְּנֵי, ayant, par conséquent la signification de « fils, gens de secte ou de tribu, » tout à fait comme נין *nin* ou ונין *ynin*.

On donne encore, à tort ou à raison, le nom de *Beni*, au rio *Paru* dont nous avons déjà parlé à l'occasion du *Paruim* ; mais le véritable *Beni* est celui qui, descendant des montagnes de Bolivie et des monts de la partie orientale et péruvienne du Caravaya, suit son cours du sud au nord, à l'orient de l'Inin, et qui, prenant ensuite la direction nord-est, va se jeter dans le rio Madeira (1), grand affluent des Amazones, et dont les divers noms sont *Ucayari*, *Cayari*, *Béni* et *Uéni*.

Ucayari et Cayari sont encore des noms hébreux, mais pouvant par leur étymologie offrir plusieurs sens : Ainsi, *Uca* יְכָה et כחו *Cay*, signifient l'un et l'autre, « force, ardeur, courage, résolution ; » *iar*, יהר « il transporte, emporte, irrite, » et *iary* יְהַרוּ, « ils brûlent, on brûle. » D'après ces expressions, le rio *Ucayari* ou *Cayari* aurait pour nom « Rivière où le courage, la force l'emporte ; » « où l'on brûle d'ardeur, » « où il faut de la résolution. »

Mais, selon toute probabilité, l'étymologie suivante paraît être la plus vraie et la plus naturelle ; en effet, *iar* יאר signifie au singulier « rivière, » et l'on dit au pluriel *iari* יארי ; ce terme étant précédé de *uca* ou de *cay*, « résolution, » on devra traduire *Ucayari* ou bien *Cayari* par « rivière de la Résolution » (2). Le lieutenant Gibbon, de la marine anglaise, dans son livre de voyages, dit que les af-

(1) Lexicon hebraicum biblicum Dominici Passionei.

(2) *Glossaire des dialectes du Brésil*, par Carl Martius. *Plantae*, p. 399, et *Nomina locorum*, p. 511.

(1) Madeira est un nom portugais.

(2) Sur 130 dialectes plus ou moins connus du bassin amazonique, nous n'avons trouvé aucune étymologie de *Ucayari* ou de *Cayari* qui ait pu autoriser les Espagnols ou les Portugais à traduire ces noms par « eau blanche » ou « rivière blanche. » D'abord dans ces dialectes il n'existe aucun terme ni aucune racine *ca* et *uca*, ayant la signification de « eau » ou de « rivière. » Les deux seules tribus Mariate et Juri, fort éloignées de ces cours d'eau, disent *aare* et *ahre* pour « blanc. » Or *iari*, qui en hébreu signifie « rivière, » n'en est pas le dérivé ; et les syllabes *ca* et *uca*, comme nous l'avons dit, manquent complétement dans ces dialectes pour désigner « rivière. » Ucayari ou Cayari ne peuvent donc pas avoir la signification de « Rivière blanche, » tandis que ces noms sont, suivant l'étymologie que nous en avons donnée, parfaitement hébreux, et ils se sont conservés chez les peuples riverains de ces cours d'eau.

fluents du *Beni* sont aurifères, et il ne fait que constater ce qui est connu depuis longtemps par les relations des Espagnols.

En résumé, n'est-ce pas chose qui surprend, que de voir, dans la même partie du bassin des Amazones, les deux rivières *Paru* qui, au pluriel hébreu, deviennent le *Paruim* biblique; puis encore les noms hébreux *Ucayali*, *Inin*, *Beni*, *Cayari*, *Omara* et *Yutai*? Il serait donc difficile de douter qu'il y eût là, dans l'antiquité, des fils de croyants lancés dans les aventures; et suivant notre opinion, ils étaient des Hébreux du temps de Salomon, et auxquels s'unirent probablement des Phéniciens de Tyr et des indigènes Américains ou Antis, convertis à la foi de ceux-là. Le nom de *Yutai* ou de « Prévaricateurs » donné à l'une de ces rivières, ne ferait que confirmer notre manière de voir.

Revenant à nos observations sur la position géographique du Paruim biblique, nous devons faire remarquer encore que le rio Apurimac, avant de s'unir au rio Paru, passe presque au pied d'un village du nom de *Parua*, situé un peu au nord de l'embouchure du rio Mantaro. Sur l'*Apu-Paru* existent les restes d'un ancien pont auquel on a donné le nom de *Inca-Chaca* « Pont de l'Empereur; » il est sans doute antérieur à la dernière dynastie des Incas ou empereurs du Pérou; car ce pont était dans l'empire d'Inin, où la tradition péruvienne ne place point la domination de ces Incas; elle fait mention de leurs expéditions, mais nullement de leur établissement dans ces parages.

En face du passage de Inca-chaca, sur la rive droite de l'Apu-Paru, débouche la rivière de *Chauratara*, dont la signification, en quichua, indique une « chose inachevée, à moitié faite. » Cela se rapporterait au pont de Inca-chaca, qui sans doute ne fut jamais achevé.

Nous avons entendu dire que, dans ces parages, on voit sur un rocher des figures ou des caractères presque effacés, et qu'on a cru y reconnaître des inscriptions; elles n'auraient jamais été copiées par les rares voyageurs qui ont passé sur le cours d'eau de l'Apu-Paru.

Cependant, nous savons que, tout récemment, un explorateur allemand, a trouvé et relevé des inscriptions qui existaient sur d'anciens monuments: mais nous ignorons s'il a copié celles auxquelles nous faisons allusion.

Un peu en amont de l'embouchure de l'Ucayali, sur la rive gauche des Amazones, se trouve encore le rio *Paru-huray* : son nom signifie le « *Bas-Paru* ou la *Descente du Paru.* » La conséquence que nous pouvons tirer de ces divers faits, accumulés pour ainsi dire sur une partie restreinte et unique de l'Amazonie, c'est que le *Paruim* de la Bible qui produisit cet or dont Salomon orna son palais, doit être dans ces parages où nous croyons trouver les premières traces des Hébreux et des Phéniciens.

Sur la rive droite du fleuve des Amazones, mais dans son bassin inférieur, aux 54° 58' de long. occid. du méridien de Paris, en face de l'île de Nova-Pequena, est encore une rivière du nom de *Paru* ; et sur la rive nord du grand fleuve, en arrière du Pueblo de Almeirim, vers les 54° 47' long. O. sont les montagnes de *Paru*, dont la chaîne se dirige vers le nord et doit probablement se prolonger jusqu'à la Guyane française. Cependant nous avons lieu de supposer que l'or de *Paruim*, venait des rivières du bassin supérieur des Amazones, et que nous avons déjà désignées sous le nom de *Paru*, parce que celles-ci descendent d'une région aurifère, et se perdent dans la partie du fleuve qui portait le nom de Salomon, comme on le verra plus loin.

Nous serions donc sur la route que suivaient, dans leurs voyages triennaux, les vaisseaux de Salomon et d'Hiram, son allié, pour se rendre à Ophir et à Tarschisch : c'est ce que nous nous proposons de démontrer par l'évidence de quelques autres faits, ainsi qu'à l'aide de la philologie. Mais, avant de passer outre, n'oublions pas de faire connaître que la partie du lit des Amazones qui reçoit l'Ucayali, et jusqu'à quatre cents kilomètres plus en amont du grand fleuve, celui-ci est navigable pour les navires d'un fort tonnage; que l'Ucayali, le Pachitea, l'Apu-Paru, le Paru et l'Apurimac inférieur, sont navigables pour des navires de grandeur moyenne; tandis que des embarcations plus petites peuvent pénétrer dans toutes les rivières aurifères des territoires que nous venons de signaler. En ce qui concerne le Beni ou Madeira, on sait que des navires ou de très grandes barques peuvent y naviguer.

Passons à Ophir, lieu si vanté pour ses richesses, mais dont la région est restée inconnue jusqu'à ce jour. Nous rappellerons d'abord à nos lecteurs que des philologues ont cru pouvoir faire prévaloir le nom de *Abiria*, pour avoir été l'Ophir de la Bible. Mais, nous porterons notre attention sur les faits suivants. Le nom d'Abiria, pris dans la géographie de Ptolomée, liv. VII, ch. I, y est écrit en grec, son véritable texte, *sabeiria* ΣΑΒΕΙΡΙΑ, et on l'a assez arbitrairement transformé en *Abiria* dans le texte latin, en y supprimant l'initiale Σ (S), et la voyelle E qui succède au B (1).

(1) A la rigueur, la diphthongue *ei* peut se

Suivant Ptolémée, Sabéiria se trouve situé dans la partie occidentale de l'Inde, qu'on nommait Indo-Scythia. Mais il est reconnu que l'Inde, et particulièrement sa partie occidentale, ne produisirent jamais de l'or au commerce; tandis qu'au contraire les Egyptiens et les Arabes y apportaient leur or, pour l'échanger contre des tissus de laine et de coton. Ainsi, l'hypothèse que Sabéiria fut l'Ophir de la Bible, tombe d'elle-même.

M. Etienne de Quatremère, dans son *Mémoire sur le pays d'Ophir* (1), dit que le nom d'Ophir est resté inconnu aux écrivains grecs et latins; et il se demande où était cette contrée. Bien des savants et des géographes, en s'appuyant de leur érudition et de leurs connaissances spéciales, ont, en effet, examiné les diverses hypothèses qui se présentaient à leur esprit. M. de Quatremère les discute et les réfute. Ainsi n'admet-il pas qu'Ophir ait été placé dans le golfe Arabique, dans l'Arabie-Heureuse ou dans quelque partie de l'Inde, ni même à Ceylan ou à Sumatra, etc., par la raison toute simple que les vaisseaux de Salomon et d'Hiram mettaient à chaque voyage trois années.

Ophir était donc sur un point du globe fort éloigné du point de départ de ces vaisseaux. Mais M. de Quatremère tombe lui-même dans l'erreur de ceux qu'il réfute, puisqu'il place Ophir à Sofalah, sur la côte orientale de l'Afrique; et il pense, en outre, que la dénomination de *Tarschisch*, dont il ignore, dit-il, l'origine, fut celle du point le plus éloigné que fréquentaient les flottes des Phéniciens.

On ne saurait admettre que la navigation des flottes partant de la mer Rouge pour Sofalah, sur la côte orientale de l'Afrique, ait été plus grande et plus difficile que celle de Ceylan ou d'autres îles de l'extrême Orient; les voyages à Sofalah n'expliqueraient donc point les trois ans de chaque absence des vaisseaux des deux rois. Cependant, à l'appui de son hypothèse, M. de Quatremère n'hésite pas sur les moyens : c'est ainsi que, ne trouvant pas les paons en Afrique, il veut que les oiseaux nommés *tukiim* dans la Bible, soient des perroquets, des perruches et même des pintades. L'argumentation de M. de Quatremère est donc faible, et ses hypothèses ne donnent aucune vraisemblance à l'établissement d'Ophir dans la contrée de Sofalah.

Pour se rendre compte de ce qu'était Ophir, il faut rechercher la signification de ce nom; mais, avant tout, il est nécessaire de s'assurer comment il est écrit en caractères hébreux. Dans le ch. x du liv. I des *Rois*, v. 11, il se trouve écrit en langue hébraïque de deux manières, אפיר *Apir*, et איפיר *Aypir*. Nous ferons remarquer que le caractère hébreu פ, qui représente la double lettre PH, est le même pour le P; et que c'est précisément la lettre P qu'il faut adopter ici. Indépendamment de Apir et de Aypir du même verset 11, ce nom est écrit אופירה *Aypira* dans le verset 28 du chap. IX des *Rois*. Aypira est à l'accusatif, et veut dire « vers Ophir, » « à Ophir, » expression que les Indiens du Yapura entendaient constamment dans la bouche des Phéniciens qui s'y rendaient; et ceux-là ont bien pu en faire un nominatif qui fut corrompu par la suite. La lettre O de Ophir remplace la diphthongue *Aú* de l'hébreu. Nous lisons cette diphtongue *Ay*, contrairement à l'usage, parce que nous croyons que, par une simple flexion, il y a eu une confusion phonétique; et que d'ailleurs l'*y* est représenté en hébreu par la même lettre que l'*u*.

Or, dans là langue quichua, *apiri* et *yapiri* sont « les travailleurs, les déblayeurs de mines. » Ce nom, qu'on a jusqu'ici lu aussi mal, en le transcrivant *Ophir* dans nos langues latines, n'est donc qu'une évidente corruption du quichua *apiri*, puisqu'il est *Apir* dans le verset 11 du texte hébreu. Ce nom exprime le lieu d'où les *apiri* tiraient l'or. *Apiri* « porteur ou déblayeur des mines » a sans doute sa dérivation du verbe quichua *apari*, qui signifie « porter un fardeau; » *yapiri* pourrait aussi dériver du quichua *yapui* ou *yapu*, « ouvrir, creuser, fouiller la terre. » Dans la province péruvienne de Meynas, « ouvrir » est *apiriri*.

Voyons maintenant s'il ne nous serait pas possible d'indiquer la position géographique de Apir, Aypir, ou Aypira, cet Ophir de nos livres. Elle ne pouvait être qu'en un lieu où se faisait l'extraction de l'or. Dans l'espérance que notre opinion trouvera quelque crédit, nous n'hésitons point à dire que Ophir, c'est-à-dire *Aypir*, et mieux encore *Aypira* en hébreu, est un des grands affluents aurifères du fleuve des Amazones, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Yapura*.

Nous parlerons tout-à-l'heure des transformations des voyelles et du jeu des diphthongues pour mieux démontrer que *Aypira* et *Yapura* ont une même origine. Pour l'in-

transformer en la voyelle simple *i;* mais nous n'admettons pas qu'on puisse supprimer l'initiale S, qui est partie intégrante de la première syllabe *Sa*, et qui est à la fois une consonne radicale et sifflante. Quoique l'exemple du contraire, existe quelquefois dans le grec, nous ne l'acceptons pas ici, parce que *Abiria* ne se trouve que dans la version latine et que nous regardons la traduction de ce nom comme une licence du traducteur, puisque, en effet, *Sabéiria* est resté invariable dans le texte original de Ptolémée et qui est en grec.

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XV, 2e partie; an MDCCCXLII.

stant, il nous suffit de dire qu'en comparant les « Relations sur le fleuve des Amazones » et ses affluents, par les missonnaires espagnols, D. Cristoval de Acuna et D. Manuel Rodriguez, l'un d'eux écrit *Yupura*, et l'autre *Yupara*; d'autres écrivent encore *Japura*, tandis que nous écrivons *Yapura*, en nous appuyant des livres de plusieurs autres missionnaires, explorateurs et géographes, qui, eux aussi, font autorité.

En ce qui touche la région aurifère que traverse le Yapura, voici ce qui a fixé notre attention, parce que M. de Lacondamine, dans son *Voyage des Amazones*, et le P. Fritz, sur la carte qu'il fit du cours de ce fleuve, en signalent ou la richesse ou les noms des localités. Or, lorsqu'on a pénétré dans le Yapura, nous voyons sur la carte, qu'à la hauteur de Kirimatate, ou un peu au delà, si l'on débarquait sur la rive gauche du Yapura, pour se diriger vers le nord-est, on arriverait à une montagne qui contient une prodigieuse quantité d'or. Au pied de ladite montagne sort la rivière *Ykiari*, à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Rio del Oro* « Rivière de l'or. » Elle ne se jette point dans le Yapura ; mais elle prend une direction opposée, c'est-à-dire que, ses sources sortant du nord de la montagne aurifère, elle prend sa course vers le nord et va se rendre dans un lac nommé Yumauari ou *Yumaguari*.

D'abord, le rio *Ykiari* a un nom hébreu : dans cette langue ויכרו *Ykiri*, *Yakiri* ou *Ykiari*, signifie « ce qu'on exploite, ce qu'on extrait, ce qui donne du profit. » יכיר *ikir* veut dire « il fait découvrir » : l'impératif הָקְרוּ *ikeri*, « explorez »; le prétérit הָקַר *ikir* « il chercha, » et encore הָקרי *ikiri* « recherches ; » enfin יקיר *ikir* signifie aussi « précieux, chose de prix. » Toutes ces expressions, comme on le voit, bien qu'elles diffèrent d'orthographe en hébreu, s'appliquent bien à une rivière aurifère dont on apprécie et exploite les richesses.

Mais le vrai nom de Ykiari nous semble formé par *iki* יכו, « ils creusent, on fouille, » et par *iari* יארי « rivière. » *Ykiari* est la « Rivière qu'on fouille. » En écrivant *iki* par un *coph*, on a encore יקו *iki*, « il désire, il compte sur, » הָריץ *ariz* «de l'or». Les habitants de ses bords, nommés *Ykiariz*, auraient un nom dont la signification serait « comptant sur de l'or.» Quant à *Yumauari* ou *Yumaguari*, nom du lac qui reçoit l'*Ykiari*, il se compose du mot indigène *Yuma*, « métal natif ou semence, » dérivé du verbe quichua *Yuma*, « produire, engendrer, faire naître ; » puis, des termes hébreux *uari* ou *guari*. וארו *uari*, est l'adverbe « voici, c'est ici : » Yumauari, « c'est ici le métal natif. » Si l'on adopte la prononciation gutturale de *guari*, ce mot peut se diviser en deux : *gu* גו, « centre, milieu, sein d'une chose, » et הרה *ari*, « se voit, se montre : » Yuma-guari est le lac où « le métal au milieu se voit. » *Ari* חָרי, signifie aussi «cavités. » Yuma-gu-ari serait le lac dont « le métal est au sein des cavités. »

Le Lexicon hebraicum nous donne encore le mot *ariz* הָריץ, qui signifie « or ». *Yumagu-arız*, nom des habitants de l'endroit signifierait « Nés au sein du métal d'or. » *Yumahua-ari* חוהחרי veut dire encore « métal naissant ou sortant des cavités ; » enfin le « métal mis à nu, à découvert, » s'exprime par *Yuma-guarih* עָרית : c'est bien le « Lac où le métal est à découvert. »

On voit que, quelque soit la forme qu'on adopte, le lac aurifère de *Yumauari* ou *Yumaguari* doit une partie de son nom, et d'une façon très expressive, à la langue hébraïque.

Le Yapura est le même cours d'eau qui, sous le nom de Caquéta, descend des montagnes colombiennes de Popayan vers l'Equateur. Parmi les territoires des tribus sauvages qu'il arrose, nous voyons ceux des *Apanos* et des *Maruquéuinis*. Les Apanos signifient « les porteurs, » et les Maruquéuinis, « les concasseurs, les broyeurs de terre. » Le quichua *apan*, « il porte, il enleve, » est l'origine de *Apanos*, nom un peu espagnolisé. Maruquéuinis vient du quichua *maru*, « rompre, briser la terre, » et de *quéuini*, « je disloque. » *Maru* est aussi une motte de terre ; en sanscrit et en hindoustani, le même mot signifie, « terre sèche. »

Nous avons encore le rio *Masa-y* ou *Masahy*, l'un des affluents du Yapura, et dont le nom est dérivé de l'hébreu מאשר *masar*, « riche, précieux, » et du mot indigène *y* ou *hy*, qui signifient « eau. » Le *Masay* est donc « l'eau riche. » En hébreu, on exprime au pluriel, « les richesses, les trésors, » par *masaroth* מאצרות. Les juifs appelaient *masai* מאשַׁי les riches offrandes qu'ils faisaient, ainsi que les objets purifiés par le feu, et ceux qui avaient de l'éclat.

On retrouve encore sur le cours du Yapura plusieurs autres noms et termes hébreux qui s'y sont conservés et y sont toujours en usage; ce ne sont point, comme on pourrait le croire, des mots indiens dans leur origine. Par exemple les indigènes du Yapura ont pour habitude d'appeler *Oacari* ou *Uacari* les obstacles qu'ils trouvent dans le lit de cette rivière ou sur ses bords. C'est ce que nous apprend le docteur Karl-F.-Ph. Martius dans son glossaire des dialectes du Brésil (1).

(1) *Nomina locorum*.

Il est question ici de ces obstacles, appelés *barrancos*, en espagnol et en portugais, et qui sont escarpés, élevés, provenant d'un exhaussement abrupte du sol, arrêtant le voyageur dans sa marche, ou l'obligeant à rebrousser chemin.

Il y a un poisson qui, dans la langue Tupi, a le nom de *Acari*; mais il est évident que ce nom appliqué à des obstacles du sol n'a rien à faire avec le nom de cet animal. Celà dit, venons l'étymologie hébraïque.

Or, en hébreux, *Uacarit*, *Oacarit* וֹאכַרית ou אכַרית *acarit*, signifie « exhaussé, relevé; » *Oacharit* וֹאחַרית est aussi « la fin, le bout d'une chose, » *Oachar*, וֹאחַר veut dire « empêché, retardé, arrêté; *achari* יְאחרי et *Oachariy* וֹאַחריו veulent dire « en arrière, à rebours. » Toutes ces expressions démontrent que *Uacari* ou *Oacari*, nom donné à des obstacles, est un terme hébreu, qui est resté dans la langue des riverains du Yapura.

Plusieurs autres noms de localités des rives du Yapura sont formés d'un mélange d'hébreu et de quichua, tel que *Catuaiari* « rivière du marché » : étymologie du quichua *Catu* « marché, » et de l'hébreu *aiari*, « rivière. » Enfin, un assez grand nombre ont leurs noms tirés du quichua seulement, tels que le rio *Yuri*, dont la signification est « l'aube matinale, la première née ou levée »; le rio des *Apapuris* vient du quichua *apa*, « bagage, fardeau » et *puri*, « voyageur, marcheur » le nom des riverains de cette rivière est donc celui de « *voyageurs avec bagages.* « Vient encore le rio *Cataricuni* « Que de mon toit je regarde, que de mon carbet je vois » : étymologie, *cata* « toit, carbet, » *ricuni* « je vois. » Puis la rivière de *Canihuari*, du quichua *cani* « je suis, » *huari* (1) « la géante, ou la forte. »

Le lieu nommé *Macapiri* dut être habité par des mineurs, qui se servaient de plats de bois pour le lavage de l'or, comme cela se pratique encore; *maca* est « le plat de bois, » et *piri* vient de *apiri*, « le travailleur aux mines. » Enfin, sur le Yapura, on trouve encore *Cupari*, terme quichua, qui signifie « ce qui est embrouillé, entortillé, ce qui fait ombre. » On ne saurait douter, d'après les exemples et les significations ci-dessus, de toutes les étymologies hébraïques; que la rivière aurifère de Yapura est la même que l'Aypira ou l'Ophir biblique tant cherché. Secondement, il est remarquable qu'une partie des noms de lieux, de tribus et de rivières appartenant au bassin du Yapura, sont des des termes quichuas, bien qu'aujourd'hui les Indiens qui l'habitent ignorent complétement cette langue, et ne font usage que de dialectes fort mêlés.

Ces faits démontrent que le quichua était anciennement répandu dans une grande partie du bassin amazonique, et qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que les marins de Salomon et d'Hiram en aient rapporté un certain nombre de mots; mais aussi nous avons fait voir qu'ils y avaient laissé des termes de la langue hébraïque.

Nous avons fait précédemment remarquer que Ophir se trouve écrit de trois façons, dans le texte hébreu, entre autres, sous la forme de *Aypira* (1). Nous pensons qu'aucun philologue, pas même ceux qui ont cru voir Ophir dans le *Sabéiria* de Ptolémée, ne nous contesteront la possibilité d'assimiler *Aypira* à *Yapura*, puisque de nombreuses transformations semblables, surtout dans les voyelles et les diphthongues, sont reconnues en philologie.

Il faut d'ailleurs observer que plus de 2,800 ans séparent Aypir ou Aypira de Yapura; qu'il n'est pas douteux que les tribus barbares et nomades des rives du Yapura ne parlent désormais que des dialectes corrompus, et qu'elles n'ont pu transmettre aux Espagnols des termes anciens dans leur pureté primitive; qu'en un mot, les divers rapprochements que nous avons établis ci-dessus donnent une grande force à la probabilité que nous avons émise et que là était Ophir.

En ce qui concerne la transformation des mots par le changement et la transposition des lettres dans les langues les plus anciennes, il nous suffira des exemples suivants: — L'air, le vent, est, en quichua, *huaïra;* en lappon, *huiro*; en hébreu, *huir*; en georgien, *haïri;* en chaldéen, *haiar;* en syriaque, *oyar*, et en latin, *aer*. — Feuillage, en quichua, *yura*; en basque, *urya*.—Un vase, une forme évasée, en quichua, *kirau;* en chaldéen, *kiura*. — Un courant d'eau, en quichua, *mayu;* en chaldéen, *mayana* et *maayn*.— Malpropre, en quichua, *milla*, *millay*, en hindoustani, *maila*. —Famille, en quichua, *ayllu*; en hindoustani, *ayal*. — Un chef, en quichua, *aïca* et *aïta*; en vieil égyptien, *ataï*; en hongrois, *atia*, — Marmite, en quichua, *pailla;* en persan, *piala*. Le nom de nombre *un*, en quichua, *huc*; en vogulien, *heuc*; en hindoustani, *hec;* en pahlvi, *iec*; en bulgare, *hic*; en télugu, *hac*, et en abor-miri, du Thibet à l'Hymalaya, *haco*. — Langue, en quichua, *kallu*; en mongol *kele;* en sibérien, *kil*, et en finnois,

(1) *Huari* est, d'après la cosmogonie péruvienne, le nom qu'on donnait aux premiers géants qui peuplèrent la terre. Les *huari* furent l'objet d'un culte. *Huari* est aussi le dieu des forces de la nature.

(1) Dans les Septante, Ophir est appelé *Suphira*.

kieli. — Un enfant, en quichua, *Churi*; en vieil égyptien, *chiru*, et en copte, *chiri*.

Nous croyons avoir donné suffisamment d'exemples de transpositions des lettres, d'échanges ou mutations de voyelles, dans des mots appartenant aux anciennes langues et ayant une origine commune, sans que les transformations qu'ils ont subies dans leurs voyelles mêmes, en aient changé les significations. Ces changements se remarquent également dans les langues modernes. Ainsi, comme nous l'avons dit, rien ne s'oppose à ce que le nom de la rivière de *Yapura* ne soit l'*Aypira* de la Bible, nom qui s'y trouve encore écrit de ces deux autres façons *Aypir* et *Apir*; et, cette variété même dans l'écriture, les rapproche des deux formes quichua *Yapiri* et *Apiri*, « déblayeurs, fouilleurs de mines. »

En un mot, nous avons rectifié la prononciation des noms de Parvaïm et d'Ophir, qui ont été deux noms mal lus par les traducteurs de la Bible; nous leur avons donné leur valeur et leur définition historique, à l'aide de la langue quichua, qui est encore en usage dans une partie de la Haute-Amazone, précisément proche de ces mêmes parages, où nous montrons leur situation géographique. Enfin, nous avons fait voir, que là où étaient Parvaïm et Ophir, on retrouve encore des noms hébreux, conservés à plusieurs rivières, tribus ou localités. Nous terminerons la question d'Ophir, en rappelant le fait historique qui suit :

Le livre I des *Chroniques* ou *Paralipomènes*, ch. XXIX, v. 4, nous apprend que David laissa, en mourant, 7,000 talents d'argent et 3,000 talents d'or d'Ophir à Salomon, et que ce trésor était destiné au temple qu'il avait projeté d'édifier. On sait que David n'avait aucune flotte capable d'entreprendre une grande navigation; il recevait donc l'or d'Ophir des mains des Phéniciens, qui fréquentaient toutes les mers. Ceci explique pourquoi Salomon rechercha l'alliance du roi de Tyr, et pourquoi, ayant fait construire une flotte, il la fit équiper et monter par les marins de son allié, pour qu'elle prît part à ses expéditions lointaines.

Nous voici arrivés à *Tarschisch* תַּרְשִׁישׁ, ce troisième endroit que fréquentaient les flottes de Salomon et d'Hiram; c'est, du reste, ce que nous apprend le verset 22 du chapitre X des *Rois*, où il est dit : « En mer, il y avait pour Salomon une flotte de Tarschisch, avec la flotte d'Hiram. Une fois, chaque trois ans, venaient les vaisseaux de Tarschisch, apportant des singes et des paons.» Les *Chroniques* confirment ces voyages en disant, liv. II, chap. IX, v. 21 : « Les vaisseaux allaient à Tarschisch pour le roi, avec les serviteurs d'Hiram : une fois, chaque trois ans, venaient les vaisseaux de Tarschisch, etc. »

M. de Quatremère suppose que le nom de Tarschisch désigne un point fort éloigné de la navigation des phéniciens; il rappelle que plusieurs commentateurs anciens et modernes ont fait la supposition que Tarschisch désignait la mer. Ces hypothèses, on le voit, ne décident rien; pas plus que les commentaires de ceux qui ont dit, que ce lieu devait être Tarsus, ville de la Cilicie et que c'étaient de là que partaient les flottes.

Il y en a qui ont cru que Tarschisch pouvait être Carthage ou Tunis.

Parmi les commentateurs de la Bible, les uns ont encore supposé que ce port était près du détroit de Gadès; les autres qu'il ne pouvait être que sur la côte des Indes orientales; et plusieurs ont voulu qu'il fût sur la côte orientale de l'Afrique; enfin quelques-uns ont admis que Tarschisch pouvait être un port de la côte occidentale de l'Afrique, ou d'une île de l'Océan.

Ces derniers ont approché un peu plus de la vérité; mais ils n'ont pas osé faire traverser complètement l'Océan à des flottes bien équipées, qui sortaient cependant pour trois années, chaque fois.

M. de Quatremère est lui-même sous l'influence de cette idée erronée sur la traversée de l'Atlantique, que des Américains ont, l'an dernier, pu franchir en un canot et sur un radeau. Cependant, des îles du Cap-Vert à la côte du Brésil il y a moitié moins de distance que de New-York à la côte de l'Irlande; et nous ferons remarquer que la navigation en pleine mer offre mille fois moins de danger que celle des côtes.

Ainsi, après avoir dit, que les vaisseaux des juifs et des phéniciens, partis de Hatsion-Gaber sur la mer Rouge, firent voile, non-seulement pour Ophir, mais aussi pour Tarschisch; et, après avoir rappelé que le prophète Jonas s'embarqua à Joppé pour aller à Tarschisch, M. de Quatremère trouve que ces passages de la Bible semblent contradictoires; car, il est peu probable, dit-il, que dans ces temps reculés, ont pût arriver habituellement au même pays, en partant de deux points opposés.

C'est pourtant ce qui eut lieu et ce que nous examinerons à la fin de ce mémoire. En dehors de l'hypothèse de l'Amérique, toutes les autres tombent d'elles-mêmes, puisque le Nouveau-Monde seulement pouvaient procurer tous les objets que, dans leurs voyages triennaux, rapportaient les vaisseaux des deux rois; mais ce qu'il y a de plus persuasif encore, c'est que ces objets arrivaient à Joppé et à Jérusalem, avec leurs noms qu'ils tenaient de la langue quichua.

Pour pouvoir déterminer le point géographique de Tarschisch, aussi exactement que nous l'avons fait pour Parvaïm et Ophir, il nous manque une carte détaillée du bassin des Amazones dans lequel descendent plus de mille rivières grandes et petites. Cette étude géographique et hydrographique est encore à faire. En attendant, voici la signification de *Tarschisch* : son étymologie existe dans les deux verbes quichuas *tari* « trouver, découvrir, » et *schischiy*, « ramasser et laver l'or menu. »

Ainsi Tarschisch, qui a donné tant de soucis à plus d'un savant, signifie le lieu *où l'on découvre, ramasse et lave l'or fin*. Il serait difficile d'être plus clair : la langue quichua triomphe encore ici complétement. L'étymologie de *Tar* est dans *tari*, et de *schisch* dans dans *schischiy*. Ces termes étant quichua nous montrent Tarschisch dans les mêmes parages où se trouvaient Parvaïm et Ophir, et ils jettent une vive lumière sur une question géographique et historique.

Les conquérants espagnols et portugais ont, concurremment, consommé la destruction ou la dispersion de toutes les tribus indiennes qui peuplaient encore, il y a moins de trois cents ans, les rives des affluents et des autres cours d'eau de l'intérieur du bassin des Amazones. Il est résulté de cet état de choses que l'on ne connaît plus et que l'on ne connaîtra jamais les noms de la plupart de ces rivières, qui, selon la coutume, portaient les mêmes noms que les peuplades dont elles traversaient les territoires ; enfin, bon nombre de ces cours d'eau n'ont plus que des noms espagnols et portugais ou des noms anciens défigurés.

Il est donc impossible de préciser l'endroit de Tarschisch ; car, bien que ce nom puisse désigner un lieu quelconque où l'on découvrait et lavait l'or fin, tout porte à croire que ce nom était appliqué à un lieu fixe. Mais, comme son étymologie et sa signification sont dans le quichua, on peut être certain que Tarschich était dans la Haute-Amazone, de même qu'Ophir et Parvaïm.

Ayant démontré la situation géographique des affluents des Amazones, et dans lesquels pénétraient les marins hébreux et phéniciens dont, au moyen de la philologie, nous avons retrouvé les traces, il nous est facile de donner le corollaire de ces divers faits, mais qui les corrobore d'une façon surprenante. Voici ce que nous trouvons dans le *Dictionnaire géographique universel* de Picquet (1).

(1) *Dictionnaire géographique universel*, par Picquet, ingénieur géographe du roi, publié en 1832, par une société de géographes, en plusieurs volumes.

Le fleuve des Amazones, depuis le point de jonction du Tunguragua (1) et de l'Ucayali, prend le nom de *Solimoens* ou *Solimoes* jusqu'au Rio Negro. Ce nom adopté par les Portugais, pour désigner cette partie du fleuve est la corruption faite par ceux-là du nom de *Soriman* que portait une nation indienne et qui restait à l'occident de la province de Para, laquelle s'étendait alors jusqu'au Rio Yavari, où se trouve la limite des territoires brésilien et péruvien.

Appuyé de la haute autorité et du savoir de la société des géographes, qui publia le Dictionnaire de Picquet, ingénieur-géographe du roi, nous rappelons d'abord, que les affluents des Amazones que nous avons indiqués dans notre écrit, se trouvent précisément dans les limites assignées au Solimoens. En prenant acte de ce que les Portugais ont corrompu le nom de *Soriman*, nous rappelerons encore, que dans les dialectes de l'Asie, de l'Amérique méridionale et des îles du Pacifique, la lettre *R* remplace souvent la lettre *L*, vice-versâ ; ainsi, la nation de *Soriman* n'est autre que la nation de *Soliman*, nom écrit en hébreu *Solima* שְׁלִימָה, et dont les orientaux ont fait *Solyman*, *Suleyman* et *Selim*; nous en avons fait *Salomon ;* les Anglais, *Solomon* et *Saloman*, et les Portugais *Salomão*. Ne devient-il pas de plus en plus évident que la flotte de Salomon ou *Solyman*, venait jeter l'ancre dans la partie du fleuve qui porta le nom de *Soriman* ou de *Soliman* même.

Pour nous, il n'y a aucun doute que ce nom est dû à des gens de Salomon, qui s'établirent dans la partie du fleuve que nous indiquons, et dont la flotte de ce roi avait pris possession, au moins temporairement. Dans la langue *tupi*, qui est la plus générale chez les indigènes du Brésil, les Indiens Solimoes sont aussi nommés Sorimoes, *Sorimao* et *Solimao*; on y reconnaît le *Solyma* biblique (2).

Examinons maintenant quelques-uns des noms des objets que les vaisseaux de Salomon et d'Hiram rapportaient de leurs voyages ; car excepté l'or, l'argent et les pierres précieuses qui étaient connus des Hébreux avant leurs expéditions lointaines, et dont les noms appartiennent à la langue hébraïque, les autres articles importés à Jérusalem, avaient des noms appartenant à une langue étrangère et elle était celle de la provenance de ces articles.

(1) Tunguragua est l'ancien nom du Maragnon, et il le porte tant qu'il a son cours sur le territoire péruvien.

(2) Voir le Glossaire des divers dialectes du Brésil, par Carl Friedrich Martius, Leipzig, 1867. (Solimoes, p. 525.)

Nous commencerons notre examen par les bois précieux et odoriférants que l'on a cru être le sandal, mais que les marins des flottes appelaient *almug* et *algum*, noms qui sont écrits au pluriel dans le texte hébreu, *almughim*, אלְמֻגים, et *algumim*, אלגומים. Dans le Liv. I des Rois, ch. x, v. 11, il est dit que les navires d'Hiram apportèrent de l'or d'Ophir, et une grande quantité d'arbres d'almug et des pierres précieuses. Almug a sa dérivation et sa signification dans les mots quichua *alli*, bon, excellent, et *mucay*, sentir. Dans la Haute-Amazone, le même verbe est *mutki* et *mucki*.

Il résulte de cette étymologie que le bois d'almug avait pour nom, *bois odorant*, *bois de bonne odeur*. Ce fut de ce bois que Salomon fit faire les piliers du temple de Jérusalem, et il en fit faire aussi des harpes. Ce bois, dit la Bible, avait été, jusqu'à ce jour, inconnu dans ce pays.

Dans le liv. II des Chroniques, ch. ix, v. 10, on lit : « Les serviteurs d'Hiram et de Salomon, qui apportèrent l'or d'Ophir, apportèrent des *algum* et des pierres précieuses. » Le pluriel de ce mot est écrit dans le texte hébreu *algumim*, אלגומים, et il a été diversement traduit, dans les textes latins, par *ligna hebeni*, *ligna thyina* et *ligna corralliorum*. Marx Muller, dans son ouvrage sur la Science du Langage, dit que le bois de sandal est particulier à la côte de Malabar, et qu'un de ces nombreux noms est le sanscrit *valguka*.

Ce *valguka*, dit-il, est clairement le nom que les marchands juifs et phéniciens ont corrompu en *algum*, et que les Hébreux ont changé en *almug*. S'il en était ainsi, pourquoi les Hébreux l'ont-ils écrit de deux façons distinctes dans la Bible? Pourquoi, d'une part, les marchands juifs et phéniciens auraient-ils corrompu *valguka* en *algum*? Et, d'autre part, pourquoi les Hébreux auraient-ils préféré ensuite *almug* à *algum*, en faisant le changement indiqué? Enfin, en admettant cette dernière hypothèse, comment expliquer que, malgré tout, les Hébreux se soient obstinés à écrire *almughim* et *algumim*?

Nous ne pouvons donc pas concéder au grand philologue Max Muller, les deux corruptions successives de *valguka*, qu'il n'aurait jamais dû exhumer du dictionnaire sanscrit. Nous avons donné ci-dessus l'étymologie complète, parfaite de *almug*, puisque ce mot est tout entier dans les termes quichua *alli* et *mucay* ou *mucki*. Almug a donc été très bien conservé par les marins de la flotte d'Hiram, et très bien écrit par les Hébreux.

Algum serait-il davantage une corruption de *valguka?* Nous ne le croyons pas. En effet nous trouvons l'étymologie de *algum* dans les deux termes quichua *alli*, « excellent, bon, » et *kumu* « courbe. »

Il résulte de ce nouvel exemple, que les bois envoyés à Salomon avaient tout simplement les deux dénominations de *bois odorant* et de *bois courbés*. Ces courbes servaient à la construction des arceaux. Nous ferons observer que dans les mots almug et algum la consonne *g* a pris la place du *k* ou *c* quichua : cette dernière langue d'ailleurs ne possède point le *g*.

Max Muller, ayant dit que le sandal est particulier à la côte de Malabar, qu'il nous soit permis de lui répondre qu'il est dans une grande erreur à cet égard; car le sandal abonde dans les contrées intertropicales de l'Amérique, et dans le bassin supérieur des Amazones. Il n'existe, en outre, aucun pays aussi riche que celui-ci en bois odoriférants, comme en bois de construction des meilleures qualités; et, il est possible même que les almug et les algum aient été d'autres essences de bois que le sandal.

La flotte de Tarschisch portait aussi à Salomon des oiseaux nommés dans la Bible *Tuki-im* תֻּכִּיים : c'est ce terme qui a été traduit par *paons*. Nous ferons d'abord observer qu'en grec, en latin et en espagnol, on ne distingue pas le paon d'avec l'espèce que nous appelons *dinde* (1).

Leurs variétés sont nombreuses en Amérique : parmi elles nous avons remarqué le *piuri* (piouri) ou (crax tuberosa); le *pauki* (crax globulosa ou maleagris gallo-pavo); le *mutiti* (crax urumutum); le *hocco*, qui a sur la tête une aigrette bleue, et le véritable paon que les Espagnols nomment *pavo real*. Il est bien entendu qu'ici nous ne parlons point d'oiseaux domestiques, mais de ceux que nous avons vu dans les forêts vierges, à l'état sauvage.

Il est remarquable que tous les oiseaux de cette famille ont la même façon d'être; que tous se gonflent avec orgueil, étalent leur plumage et font la roue. Il n'est donc pas démontré que la flotte de Tarschisch portait une variété plutôt qu'une autre de ces oiseaux : nous pensons qu'elle en apportait des diverses sortes.

Quiconque a vu les dindons faire la roue sait qu'en ce moment, *tuk* (touk) est un bruit un peu étouffé et tout particulier que font ces

(1) Brillat-Savarin dit que le dindon est un des plus beaux cadeaux faits par l'Amérique. Cet oiseau et les variétés de cette famille, que les naturalistes désignent sous le nom de *crax*, furent importés en France vers le milieu du quinzième siècle.

oiseaux pour se faire admirer. Eh bien! ce *tuk* est précisément l'origine de *tuki*, terme quichua, qui signifie *gonflé d'orgueil*, *orgueilleux* et *inquiet*. Les marins de la flotte de Tarschisch ont fait passer ce mot chez les Hébreux, *tuki* au singulier, et *tuki-im* au pluriel. Tuki vient du verbe quichua *tukiy*, « se gonfler d'orgueil, s'inquiéter : » enorgueilli est *tukisca*.

Or, il est à remarquer que *tuki* exprime le double caractère de ces animaux, qui, par leurs cris, le mouvement de leur tête, manifestent leur inquiétude, aussi bien qu'ils montrent leur orgueil en se bouffissant et en se pavanant. En mettant *tuki* au pluriel, les Hébreux écrivent *tukiim* תוּכִּיים ou תֻּכִּיים.

Ainsi, le quichua *tuki*, adopté par les Hébreux, était l'épithète d'*orgueilleux*, donnée pour nom aux paons et aux dindes, dans les deux langues hébraïque et quichua. Nous disons en français, « orgueilleux comme un paon. » Après un exemple aussi remarquable, pourrait-on douter encore que les flottes de Salomon et d'Hiram remontaient le cours du fleuve des Amazones, et qu'elles s'y mettaient en contact avec les populations dont la langue était le quichua.

En présence de la vérité de notre étymologie, puisque *tuki* est à la fois dans le quichua et dans la Bible hébraïque, nous placerons celle de certains philologues, qui ont vu la racine de *tuki-im* dans *tôgei*, « ce qui pend » (terme appartenant au dialecte tamoul), ou encore dans *sigi*, qu'on a essayé de faire dériver du sanscrit *sikkin*, « crête. »

Le docteur Gundert, qui s'est livré à l'étude des langues dravidiennes, s'applique même à faire dériver *togei* de *tô* ou *tû*, et il ajoute arbitrairement pour seconde base, *gnu*, afin d'arriver à former *tongu*, d'où il fait dériver *tongal*, mot qui, en tamoul, serait une queue de paon. Que d'efforts, de combinaisons ingénieuses et de transitions forcées! Nous n'aurons jamais la hardiesse de donner de pareilles étymologies : heureusement que sa netteté, la précision du quichua nous préservent d'un tel écueil.

Max Muller n'en a pas moins pris au sérieux la dérivation étrange de *tongal* des syllabes *tô* ou *tû* et *gnu* (1), puisqu'il dit que si cette étymologie était exacte, ce serait une *importante confirmation* de l'antiquité des langues tamuliques, parlées dans l'Inde avant l'arrivée des tribus aryanes.

Quelle conclusion ne serions-nous donc pas autorisés à tirer de notre parfaite étymologie *tuki*, mot identique à celui de la Bible! C'est un mot venu d'Amérique, et assurément l'antiquité du quichua peut bien être mise en balance avec celle des langues tamuliques; et, notre opinion est que, quand les tribus aryanes vinrent dans l'Inde, les Antis, qui parlent le quichua, étaient déjà dans le Nouveau-Monde.

Nous ne terminerons pas sans faire justice de l'opinion émise par M. de Quatremère, qui, voyant Ophir sur la côte orientale de l'Afrique, mais n'y voyant point de paons, n'admettait pas que *tuki-im* pût donner la signification de cet oiseau. Aussi, dans son « Mémoire sur Ophir (1), il s'efforça de persuader ses érudits collègues de l'Académie, que les *tuki-im* étaient des perroquets ou des perruches, ou encore des pintades.

Ce fait suffit pour démontrer que Tarschisch et Ophir n'étaient point sur cette côte orientale de l'Afrique, dans la contrée de Sofalah, et que M. de Qatremère faisait faire fausse route aux vaisseaux tyriens d'Hiram et à ceux de Salomon qui naviguaient de conserve.

Dans ses « Lectures sur la science du langage (2), » le philologue Max Muller, en traitant de la classification généalogique des langues, nous dit, que les singes apportés d'Ophir à Salomon, étaient appelés par les Hébreux, *koph*, קף; mais ajoute-t-il, *ce nom n'appartenait point à leur langue*, et il n'a son étymologie *dans aucune langue sémitique*. Nous prenons acte de cette déclaration du grand philologue. Nous ferons maintenant remarquer deux choses :

1° C'est que Max Muller a sans doute, par irréflexion, adopté la prononciation du PH, au lieu du P, par suite de ce qu'en hébreu, ces consonnes sont représentées par le même signe : il aurait donc dû lire *Kop*; et, dès lors, il eut trouvé de suite une grande analogie entre ce mot et le sanscrit kapi, « singe. »

2° Il y a plus, c'est que Max Muller, en adoptant la prononciation vicieuse qui s'est propagée, il est resté sous l'influence des points-voyelles qu'on a introduits dans l'écriture hébraïque; mais s'il avait considéré la haute antiquité de l'hébreu, et que le *koph* ou *kop* n'est écrit, dans le véritable texte, qu'avec deux consonnes simples, sans voyelle intermédiaire et sans points-voyelles, il aurait lu comme nous *kap*, ce qui le rapprochait encore davantage et tout d'un bond du sanscrit *kapi*. La Bible dit, au pluriel, קפים

(1) Voir la dissertation de Max Muller dans son édition anglaise (*Science of language.*).

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XV, p. 362.

(2) Lecture V.

kapım et non *kophim*, prononciation visiblement viciée (1).

Voyons quelle analogie auraient, avec le quichua, ces termes *kap*, *kapi* et *kapim*, et d'où vient l'origine de ces mots, qui se traduisent par singes. Le verbe quichua *hapı* signifie « prendre, saisir avec la main, » action très particulière que commet le singe à la façon de l'homme. C'est pourquoi sans doute en tupi, qui est la langue générale du Brésil, « l'homme » se traduit par *hapiaba*. En quichua on dit encore *hapin*, « il saisit ; » on dit *hapi*, *hapic* ou *hapicuc*, « le preneur, le saisissant. » *Hapiy* ou *l'action de saisir* est donc l'origine de singe dans l'hébreu *kap* et dans le sanscrit *kapi* ; c'est ce qu'exprime le quichua. Mais voici une analogie remarquable entre le quichua *hapi* et la main, dont une des formes hébraïques est *hapni* ou *hapini* חפני « main. »

Nous ferons observer, en outre, que les singes d'Amérique se distinguent des autres espèces par leur *queue prenante*, et qu'ils s'en servent comme de la main. Or, en quichua, la queue est *kipa*, *kepa* et *hupa ;* en dialecte guato, « queue » est *hipana*. En quichua, *kepa* signifie aussi « forme de trompe. » En dialecte botocudo, « singe » est *kupo* et *kepoka ;* en yaguas, « singe, » *hapa* ; à Pebas, sur le Solimoens, c'est *happa*. En Galibi et Cherentes, on dit *hapal*. Les manates ont des noms analogues : ainsi, sur le Solimoens, le Yapura et le Rio-Negro, ils sont appelés *hapina*, dans les dialectes jumana, uainuma, uirina et macusi. Au rio Jahati, les Marauha disent *hapian*. Tous ces termes, de même que *kap*, *kapi* et *hapi* ont évidemment leur origine dans le verbe quichua *hapi* « prendre, saisir. »

Bien que Max Muller affirme que *koph* ou *kop*, qu'on doit lire *kap*, n'a son étymologie dans aucune langue sémitique, et que nous, nous la trouvions dans le quichua *hapi*, « saisir avec la main », nous montrerons la frappante analogie qui existe entre ce verbe et l'hébreu *kap* כַּף, qui signifie « la main ; » et nous ajouterons même que dans le lexicon hébraicum, on trouve pour « main, » la forme כַּפֵּי, dont, au moyen d'un *tzêrè* placé sous le *phè*, on fait *kopêi* : or, supprimant ce point-voyelle, on a *kapi* « main », qui égale le sanscrit *kapi* « singe ». On nous objectera que *kap* « singe » s'écrit en commençant avec un *coph* ק, tandis que *kapi* « main », s'écrit avec un *caph* כ.

Mais ces deux consonnes sont pourtant les équivalentes de la lettre *k*, et se prononcent de même ; et l'affinité qui doit exister entre *kap*, « singe, » et *kapi*, « main, » n'est pas douteuse, surtout quand nous en trouvons l'origine et l'explication dans le verbe quichua *hapi*, dans ses dérivés, et dans le rapprochement que nous avons fait, par *kapi*, entre l'hébreu et le sanscrit. Quant à nous, nous avons tous les motifs de croire que dans le principe singe et main étaient identiques en hébreu ; que *kap* et *kapi* se prononcèrent et s'écrivirent d'abord de la même façon, et que, plus tard, les grammairiens ont voulu faire la distinction de ces deux mots, au moyen des consonnes *coph* et *caph*. Les lettres hébraïques *heth*, *coph* et *caph* sont souvent employées indifféremment dans certains mots qui, malgré cette différence d'orthographe, conservent une égale signification.

L'affinité entre singe et main, chez les Hébreux, est si admissible, que de nos jours les naturalistes désignent les singes par le terme *maqui* ; or, *maqui* est précisément le terme quichua qui signifie « main. » Ils donnent également aux animaux marins du genre lamentins le nom de *manates*, tiré du latin *manus*.

Quoi qu'il en soit, si, suivant Max Muller, *Koph* n'a point son étymologie dans aucune langue sémitique, elle ne serait donc point dans l'hébreu ni dans le chaldéen ; en second lieu, s'il n'assimile point le terme hébreu *kop* ou *kap* « singe » au sanscrit *kapi* « singe » ni au mot hébreu *kapi* « main », alors revendiquons, en faveur de la langue quichua, la commune origine de ces termes, y compris le sanscrit *kapi* (1) ; et, nous en concluons que c'est du bassin amazonique, que les marins d'Hiram et de Salomon ont rapporté les singes *kapim* קפים, quand bien même *kapi* aurait été auparavant dans la langue hébraïque.

Il y avait d'ailleurs une raison pour cela ; car ces singes durent vivement fixer l'attention des navigateurs, puisque ceux de l'Amérique se servent de leur queue, comme de leurs mains ; enfin, cette étrangeté dut être la cause qui les fit porter au roi, comme des animaux plus curieux que les singes des autres pays. S'ils étaient pris sur le sol américain, c'est que les flottes des Phéniciens et des Hébreux s'y rendaient. Nous allons donner une nouvelle preuve que ces derniers ont,

(1) Des hébraïsants ont écrit *kapeim* קֶפִים en plaçant un *segol* sous le *coph* ; mais nous rejetons ce signe massoréthique. Le pluriel kapim n'a, dans aucun texte, le *wao*, entre le *coph* et le *phé* ; il est donc visible que ceux qui l'ont mis avec le singulier ont voulu obliger à prononcer *kop* ou *koph*.

(1) Nous avons les preuves que la langue quichua fut universellement répandue en Egypte et dans toute l'Asie ; que le sanscrit en a, comme toutes les langues anciennes, conservé un certain nombre de mots, et qu'ils en dérivent.

dans les temps anciens, fréquenté les rivages du bassin des Amazones.

A l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, on trouve la pointe de *Kapi* ou du singe. Dans le fleuve des Amazones, à moins d'un degré à l'ouest de la ville de Para, se trouve la petite île de *Kapim;* et la rivière de Guama qui débouche près de cette ville, dans le grand fleuve, a son principal affluent qui porte le nom de *rio Kapim*, « rivière des singes. »

Que conclure de ce fait? c'est que les Hébreux ont été dans ces lieux auxquels ils ont laissé le nom de *Kapim*, tel qu'il est dans la Bible. On peut voir ces noms sur les cartes du capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, qui a fait l'hydrographie d'une partie du fleuve des Amazones. Il existe dans la langue *tupi* du Brésil les mots *caa-pyim*, qui désignent uue sorte d'herbes; mais nous n'admettons point que le nom de *Kapim* soit une contraction de *caa-pyim*, pas plus que *kapi*.

Parmi les objets précieux rapportés par les flottes de Salomon et d'Hiram, il y en a un que la Bible désigne sous les deux noms de *Schan* ou *Schen-abim* שנהבים et de *karnot-schan* קַרנותשן. Max Muller, fait observer que *abim* est sans dérivation de l'hébreu; mais il suppose que ce mot pourrait être une corruption du sanscrit *ibha* précédé de l'article sémitique; et, avec cette hypothèse, il pense que *abim* doit avoir, comme *ibha*, la signification d'Eléphant.

En effet, *Schen* ou *Schan*, étant « la dent,» *schan-abim* est « dents des éléphants, » au pluriel. Mais *abim* n'est point une corruption de *ibha*. Ce mot a été pris chez les anciens Egyptiens ou chez les Quichua : en voici les raisons. Dans la langue hiéroglyphique des Egyptiens, *abu* est l'ivoire, et l'éléphant y est *ab*, *aba* ou *apa*; ajoutant à *aba* ou à *ab* le pluriel hébreu qui est *im*, on a *abaim* ou *abim*, « les éléphants : » *Schan-abim*, « dents d'éléphants. »

On n'ignore point que la langue hébraïque ayant été corrompue par suite de la longue servitude des juifs, elle contient un certain nombre de mots égyptiens. *Ab*, ou *aba*, ou *apa*, qui désigne l'*animal porteur*, vient de l'égyptien *abah* ou *apah*, « fardeau, charge »; or ces termes égyptiens ont leur origine dans le quichua *apa* (1), « porter un far- « deau »; dans cette dernière langue « le « porteur de fardeau » est *apak*, et «fardeau» *apa*, *apay*, *apana*.

Tous ces termes égyptiens, hébreux et quichua, dérivent du verbe quichua *apay* ou *apa*, « lever, enlever, porter un fardeau. » Remarquons que le quichua, qui est primitif, n'a point la lettre *B* dans son alphabet, et que le *B* de l'égyptien et des autres langues, n'est qu'une déviation du *P*. La même analogie existe en chaldéen, où l'on exprime « l'être robuste, un porteur » par *abal* et *apak; apik*, tel qu'on le prononce aussi, n'est qu'une corruption de l'*a* en *i*, due à l'usage des signes massorèthiques.

Ces termes ont encore des dérivés diminutifs : ainsi, en chaldéen, *apacha*, en hébreu *apach*, et, en quichua *apaycha*, ont la même signification que *abah*, *apah* et *apa*. Pour l'étymologie de *abim*, on pourrait, en hébreu, essayer encore l'emploi des termes *aben* et *abad :* le premier signifie « lourd, pesant, » et le second « détruit, perdu ; » s'ils avaient servi de racines à *abim*, ajoutés à *schan*, l'un voudrait dire « dents pesantes, » et l'autre, « dents perdues, égarées, détruites. »

Cette dernière version se rapporterait assez aux dents fossiles, qui sont employées dans les arts manuels, aussi bien que celles que perdent les éléphants vivants, et qui sont plus communes que ces dernières. Toutefois nous pensons, avec Max Muller, que *abim* n'a point son étymologie dans la langue hébraïque. Nous l'avons montrée dans *aba* et *apa*, termes égyptiens, et dans le quichua *apa* « porter un fardeau, » travail auquel est soumis l'élephant, qui est le plus fort des porteurs.

Schan ou *schen*, qui signifie « dent » en hébreu, est semblable au mot quichua *schani*, qui exprime « une chose de prix. » *Schan-abim* ou *schanapim* serait donc « les précieux fardeaux. » Cependant, abandonnons cette hypothèse et ne nous en rapportons pas à la similitude des termes, puisqu'ils diffèrent ici de signification. Mais, ce qu'il y a d'important, c'est que nous allons donner la preuve que les Hébreux prenaient de l'ivoire en Amérique.

Nous avons déjà fait voir plus haut que les Hébreux avaient marqué leur passage dans le Nouveau-Monde, en y laissant bon nombre de mots appartenant à leur langue : c'est ce qui se présente encore ici pour *Schan* ou *Schen*. Dent, étant exprimé en quichua par *kiru*, il est certain que ce n'est pas chez les Antis parlant cette langue, que les équipages des vaisseaux d'Hiram et de Salon ont pris l'expression de *Schan* pour désigner les dents ; mais ils s'en procuraient chez d'autres tribus du bassin amazonique, et nous les connaîtrons par le *Schan* ou le *Schen* hébreu, qui s'est conservé chez elles, plus ou moins

(1) Nous avons acquis la certitude, par nos travaux de philologie comparée, qu'un très grand nombre de mots égyptiens de la langue hiéroglyphique sont dérivés du quichua, et y existent encore.

bien, mais qui dans leurs dialectes, a aussi conservé la signification de « dent. »

— Exemples : — Dans le tupi, qui est la langue générale des indigènes du Brésil, « dent » est *shaina*, *shan*, *shène*, *sâhn*, *sehne*. Dans les dialectes du tupi, on dit chez les Panos, *schaina* et *schaila*; les Coramas disent *shai*, *sai*, *sei ;* les Coroados, *scheh*, *sché*, *tscheh* et *tseh*. En dialecte puri, l'on dit *scheh* et *tsché*. Sur le cours du rio Iza ou Putumayo, l'on dit *sée*. En Botocudo, c'est *dschoun;* et en Camacan, *schoh*, *tchoh*. Malgré la corruption de *schan* ou *schen*, chez les tribus que nous venons de nommer, sa racine est visiblement conservée; et, d'ailleurs, tous ces termes signifient, comme en hébreu, « dent. »

Il serait donc difficile, après ces exemples, de douter que les Hébreux aient fait le trafic ou l'exploitation de l'ivoire dans le bassin amazonique; et, cette probabilité se trouve accrue par les découvertes faites en Amérique, non-seulement de mastodontes, aux défenses ou dents formidables, mais encore de plusieurs espèces d'éléphants (1), qui ont vécu sur ce continent. On peut en voir de magnifiques spécimens au *British-Museum* et dans d'autres musées de l'Angleterre et des Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Indépendamment de *schanabim*, la Bible nomme encore l'ivoire *karnot-schan* קַרְנוֹתשֵׁן ; cette seconde dénomination signifie, en hébreu, « cornes de dents. » *karnot* est le pluriel de *karn* קֶרֶן « corne ; » et le mot *schan* שֵׁן, nous le savons déjà, a, en hébreu la signification de « dent », de même qu'en quichua il a celle de « précieux, chose de prix. » Si les dents d'éléphants ont pu avoir cette dénomination de « précieux fardeau, » il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer qu'il y a une certaine analogie entre les expressions du quichua et de l'hébreu : c'est qu'en effet, *karnôtschan* semble être dérivé des termes quichuas *kara* « émail, » et du verbe *nôtchischani* « aiguiser, être pointu ; » *nôtchischan* « il est aigu, il est pointu ; » et ce terme, par abréviation ou contraction, ayant pu devenir *nôtschan*, on aurait *kar-nôtschan*, « émail pointu, » expression qui vaut bien celle de l'hébreu « cornes de dent. » Le quichua permet encore la division de *karnôtschan* en trois mots : *kara*, « émail, » *nôtchi* « en pointe, » et *schani* « précieux, » « le précieux émail pointu (2). »

Enfin, en rappelant ce que nous avons déjà dit sur le jeu des points-voyelles, nous vous ferons remarquer que sous le *coph*, première lettre de karnotschan, on a ajouté un signe massorethique, pour lui donner le son de la voyelle *a ;* mais que, si nous le retranchons, nous retrouvons la liberté de substituer *i* à *a*, et nous obtenons *kir* au lieu de *kar*. Or, *kiru*, en quichua, est « la dent ; » *kirnötschan* serait « la dent pointue, » ou « la précieuse dent pointue. » Quelle que soit la version qu'on voudrait adopter, elle vaudrait au moins celle de « cornes de dent. »

Il n'est donc pas absolument certain que ce soient seulement des termes hébreux qui auraient exprimés l'ivoire dans la bouche des marins d'Hiram et de Salomon : ceux-ci ont bien pu laisser chez quelques tribus du bassin des Amazones, le mot *schan* appartenant à l'hébreu; mais, ils ont pu, en même temps, faire usage de termes quichua, pour désigner l'ivoire de la deuxième façon donnée par la Bible. Ainsi, l'hébreu *karnôtschan* pourrait être aussi quichua, tandis que *kirnôtschan* n'apartiendrait qu'à cette dernière langue. Il semblerait même, par cette pauvre locution de « cornes de dent, » et par l'obligation d'emprunter à des peuples étrangers l'expression de *abim*, que les Hébreux ne connurent que fort tard les éléphants et peut-être aussi l'ivoire, car la Bible fait parfois mention des chevaux et des chameaux, mais jamais des éléphants.

Nous ne saurions dire si les éléphants de l'Amérique furent tous détruits dès l'époque du grand cataclysme, ou si leurs diverses espèces ont péri depuis et graduellement, comme cela s'est vu et se voit encore en Asie et en certaines parties de l'Afrique, où il y eut, dans l'antiquité, un grand nombre de ces animaux, qui tendent à disparaître complétement. Sur les ruines de Palenqué, on voit des têtes d'é-

(1) Six espèces, d'après le grand naturaliste Owen.

(2) Une certaine analogie existait encore, dans l'origine, entre « dent » et « une chose pointue : » en quichua *nôtchi*, signifie « pointe, » tandis qu'en égypto-copte, « dent » est *notchi* ou *nodji*. Nous devons faire remarquer aussi que, dans leurs vocabulaires quichua, les Espagnols écrivent *ñautchi*, orthographe vicieuse, comme on le voit, par la comparaison des autres langues ; la *ñ* (egne) n'appartient pas non plus au quichua prononcé dans sa pureté primitive ; la prononciation *gn* au lieu de *n* affectée dans quelques localités provient de ce que les Indiens de ces endroits, en voulant prononcer l'*n*, appliquent contre leur palais le bas de la langue au lieu de l'extrémité de cet organe ; et il en résulte l'*n* mouillé, ou *gn*. Toutefois, cette confusion dans la prononciation ne change en rien la valeur des mots. Ce même fait se présente chez les Anamites, qui disent *ñi* (gni), et chez les Japonais, qui disent *ni*. Ces differences de prononciations sont locales. On ne peut d'ailleurs s'en rapporter aux Espagnols pour fixer l'orthographe de la langue quichua ; et suivant nos observations, on devrait lui donner pour base l'alphabet sémitique.

léphants parfaitement sculptées; elles durent y avoir été sculptées, lorsque ces animaux vivaient encore sur le sol américain, et cette ville, dont on ignore la haute antiquité, remonterait à l'époque de l'existence de ces pachidermes en Amérique.

Il y a 2,880 ans que Salomon régnait, et peut-être qu'à l'époque où sa flotte allait dans le fleuve des Amazones, ces animaux y existaient encore. Dans tous les cas, on sait que dans la plupart des objets d'art et de marqueterie, dans lesquels entre l'ivoire, on fait usage de l'ivoire fossile; or, il est certain qu'il y a trois mille ans, l'ivoire fossile était en un meilleur état de conservation qu'aujourd'hui. Il n'y a donc aucun inconvénient à admettre que l'ivoire d'Amérique était, comme il peut l'être encore, aussi propre aux arts manuels que celui qu'on découvre de nos jours dans toutes les autres régions du globe.

Enfin, nous n'avons aucun motif de ne pas croire, que, dans leur traversée du Brésil au Cap-Vert (*vice versâ*), route présumée à cause de la proximité de ces deux côtes, les flottes d'Hiram et de Salomon pouvaient prendre aussi sur le littoral africain de l'ivoire et quelque peu d'or. Mais, comme les autres objets désignés par la Bible, ne se trouvent point sur ce continent, ceci ne pourrait en rien affaiblir nos preuves et notre raisonnement.

En résumé, nous avons fait voir que les termes étrangers, qui se trouvent mêlés au texte hébreu de la Bible, et qui désignent les objets rapportés par les flottes des deux rois, appartiennent à la langue quichua, qui se parlait et se parle encore dans le bassin supérieur des Amazones. Nous avons également fait voir qu'un grand nombre de termes hébreux, mêlés aux dialectes des tribus indiennes de ladite région amazonique, s'y sont conservés et donnent la preuve que les Hébreux l'ont fréquentée.

Nous avons indiqué dans les affluents des Amazones la position géographique de Parvaïm, d'Ophir et de Tarschisch, et démontré que le nom de Solimoens, qui désigne encore une partie du grand fleuve, n'est autre que le nom de Salomon. Ces principaux faits, réunis à plusieurs circonstances remarquables, parmi lesquelles on doit observer que les flottes d'Hiram et de Salomon, entreprenaient des voyages de trois ans, montrent qu'elles devaient nécessairement choisir un lieu fort abrité et sûr pour leur long stationnement; leur contact avec les quichuas, les termes de leur langue qu'elles rapportaient avec les objets que désigne la Bible, prouvent qu'elles étaient dans l'obligation de s'interner dans le fleuve des Amazones. L'enchaînement et le groupement de tant de faits, que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, montrent, avec la plus grande évidence, que les vaisseaux de ces rois n'allaient point ailleurs pour se rendre à Parvaïm, à Ophir et à Tarschisch, et que là étaient ces lieux célèbres.

Jetons les yeux sur la Bible, et voyons si ce qu'elle nous enseigne sur la navigation des deux flottes est conforme à celle que nous indiquons.

Au livre I des Rois, chapitre IX, les versets 26, 27 et 28 disent que Salomon fit construire une flotte à Hatsion-Gaber עציון גבר, dans la Mer Rouge; qu'Hiram envoya sur cette flotte des marins tyriens *qui connaissaient les mers*, avec les serviteurs de Salomon, et qu'ils allèrent à Ophir, d'où ils rapportèrent 420 talents d'or à Salomon (1). Le Livre II des Chroniques ou Paralipomènes, chapitre IX, verset 10, ajoute que « les serviteurs d'Hiram et de Salomon, qui apportèrent de l'or d'Ophir, apportèrent des *algum* et des pierres précieuses. »

Or, cette expédition fut la seule qui partit de la Mer Rouge pour Ophir; en effet, en aucune autre partie de la Bible, il n'est dit que la flotte de Salomon sortit une autre fois de la Mer Rouge pour Ophir, ce qui fait voir aussi qu'elle ne rentra jamais à Hatsion-Gaber. Il est donc évident que les vaisseaux de ce roi lui appportèrent ses 420 talents d'or et les bois d'*algum* par la Méditerranée. En second lieu, des bois destinés à la construction du temple de Jérusalem ne pouvaient être débarqués qu'à Joppé (Jaffa) et non à Suez. La confirmation de ces faits se trouve dans la navigation de la flotte d'Hiram, qui ne se sépara plus de celle de Salomon, après leur jonction effectuée.

Ainsi, le chap. X, v. 11, du Liv. I des Rois, dit : « Et *aussi la flotte d'Hiram*, qui apporta l'*or d'Ophir*, importa une grande quantité d'arbres d'*Almug* et des pierres précieuses. » D'après ce verset, on voit que la flotte du roi *de Tyr* sortit de la Méditerranée pour la même destination que celle de Salomon, qui sortit de la Mer Rouge; et il n'est pas douteux que toutes deux se rejoignirent dans l'Atlantique. Les marins d'Hiram, qui connaissaient toutes les mers, firent passer une seule fois le cap de Bonne-Espérance à la flotte de Salomon, partie d'Hatsion Gaber; mais elle n'y rentra plus.

Il paraît même qu'elle ne retourna plus à

(1) C'est dans le verset 28 de ce chapitre que Ophir est écrit en hébreu *Aypira*.

Ophir, et que les autres voyages se bornèrent à aller à Tarschisch, avec les vaisseaux d'Hiram; parce que sans doute sur ce point les Tyriens découvrirent de plus grandes richesses (1), et qu'ils s'y procuraient plus facilement les objets divers qu'ils devaient rapporter, ainsi que tout ce qui leur était nécessaire pour se ravitailler.

Il n'est pas sans intérêt de redresser ici une erreur de M. de Quatremère et qui se trouve dans son Mémoire sur Ophir. Il dit que la flotte équipée par Salomon pour Ophir fut détruite par une tempête. Or, ce fait n'est pas exact : l'événement dont il est question arriva non à la flotte de Salomon, mais à celle de Josaphat, roi de Juda et l'un des successeurs de celui-là. Josaphat, voulant imiter Salomon, fit équiper aussi à Hatsion-Gaber, conjointement avec Ochosias, roi d'Israël, une nouvelle flotte. Celle-ci, en sortant du port, essuya une formidable tempête et fut mise en pièces.

Revenant à notre proposition, pour démontrer que la flotte de Salomon alla se réunir dans l'Océan à celle d'Hiram, qui sortit de Tyr, il faut citer le texte du verset 22, au chapitre X des *Rois*. Le voici : « *En mer*, il y avait *pour Salomon* une flotte de Tarschisch *avec* la flotte d'Hiram. Une fois, chaque trois ans, venaient les vaisseaux de Tarschisch, apportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. » Les CHRONIQUES, plus claires encore, disent, liv. II, ch. IX, v. 21 : « Les vaisseaux *allaient à Tarschisch* pour le roi, *avec* les serviteurs d'Hiram ; une fois, chaque trois ans, venaient les vaisseaux de Tarschisch. »

La Bible, en nous apprenant aussi que le prophète Jonas *s'embarqua à Joppé pour aller à Tarschisch*, nous fait bien connaître que les vaisseaux des Hébreux et des Phéniciens, en fréquentant ce port mis en rapport avec Tarschisch, venaient nécessairement dans la Méditerranée; en second lieu, ce fait démontre que la route de Tarschisch était à travers l'Atlantique; car, il n'est pas supposable que Jonas, partant de Joppé, allait doubler le cap africain; et, si Tarschisch eût été dans l'Océan indien, ou sur la côte orientale de l'Afrique, Jonas, pour s'y rendre, au lieu de s'embarquer à Joppé, serait parti de la Mer Rouge.

Ces observations, qui corroborent les preuves que nous avons déjà données de la position géographique d'Ophir et de Tarschisch dans le bassin des Amazones, font voir, qu'en revenant de ces lieux, les flottes d'Hiram et de Salomon venaient à Joppé déposer les trésors et les bois de construction, et ne se mettaient pas dans l'obligation de doubler chaque fois le cap de Bonne-Espérance, pour déposer les bois destinés au Temple de Jérusalem à Hatsion-Gaber, qui était si éloigné de cette capitale, tandis que Joppé en était le port voisin.

Nous avons cité tout ce que la Bible raconte sur les voyages à Ophir et à Tarschisch; elle ne nous apprend rien de plus, imitant ainsi la réserve de tous les peuples de l'antiquité, qui eurent pour coutume de ne jamais dévoiler la route qu'ils suivaient dans leurs navigations lointaines. Mais en examinant la position géographique du fleuve des Amazones, la proximité du Brésil au Cap-Vert (côte d'Afrique), distance qui n'est guère que la moitié de celle qui sépare l'Irlande de l'Amérique. On voit avec quelle facilité on pouvait communiquer d'un rivage à l'autre des deux continents.

En choisissant les saisons les plus propices pour leurs traversées, les marins de Tyr et de Salomon, partant du Cap-Vert pour gagner la côte du Brésil, n'avaient qu'à faire voile toujours vers l'Occident, et pour regagner la côte d'Afrique, toujours vers l'Orient. Le soleil et les étoiles suffisaient amplement à leur donner leur direction à travers l'Océan, le reste de leurs navigations se réduisait à louvoyer le long des côtes.

Maintenant, s'il est vrai que les objets rapportés par leurs flottes et que les lieux qu'elles fréquentaient, ont leurs noms dans la langue quichua; s'il est encore vrai que ces objets se trouvent tous dans l'Amérique équatoriale; enfin, s'il est vrai que des noms et des termes hébreux s'y étaient conservés et ont été retrouvés par nous, dans la région que nous avons indiquée, n'est-il pas évident, en réunissant toutes les autres circonstances présentées dans notre Mémoire, que Parvaïm, Ophir et Tarschisch étaient en Amérique, mais particulièrement dans le bassin supérieur du fleuve des Amazones? N'est-ce pas là que s'internaient et stationnaient les flottes des deux rois, et d'où elles revenaient chaque trois années?

Nous savons que les peuples anciens, lorsqu'ils furent tout à tour maîtres de la mer, avaient pour coutume de cacher aux autres la route et le but de leurs navigations lointaines. Carthage florissait onze siècles avant Jésus-Christ; or, Strabon nous apprend que, dans ces temps-là, elle ferma le détroit de Gadès aux Grecs, pour les empêcher de naviguer dans l'Océan : cela eut donc lieu au

(1) Nous avons déjà donné l'étymologie de *tarschisch*, nom dont la formation est due aux deux verbes quichuas *tari*, « découvrir quelque chose » et *schischiy*, « ramasser et laver l'or menu. »

moins une centaine d'années avant Salomon, ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque Carthage fut fondée plus de 200 ans avant la construction du temple de Jérusalem, et que les Phéniciens, depuis 900 ans avant, fréquentaient la mer.

Les colonies phéniciennes, en Numidie, remontent elles-mêmes à 1,490 ans avant Jésus-Christ; par conséquent, il y a plus de 3,350 ans; ce qui est au moins 550 ans avant Salomon.

Si les Phéniciens, les Carthaginois et les Hébreux ne nous ont point révélé leurs expéditions maritimes au delà de la Méditerranée, nous pouvons annoncer avec satisfaction un nouveau triomphe, dû à la philologie, puisqu'elle nous a permis de découvrir la route que suivaient conjointement les vaisseaux d'Hiram et de Salomon; si, par calcul ou par politique, ils voulurent en faire un mystère, oh ! les termes quichuas conservés dans la Bible pour désigner les objets que leurs flottes rapportaient, les trahissent désormais, et nous montrent avec certitude la région qu'ils fréquentaient.

Quant à la possibilité de traverser l'Océan, surtout dans sa partie la plus étroite, pour la démontrer, nous n'avons pas besoin de remonter à l'époque des Atlantes qui couvraient cette mer de leurs nombreux vaisseaux; mais constatons, d'après les narrations de plusieurs auteurs grecs, que les Phéniciens savaient, par tradition, l'existence de l'Amérique. En effet, Platon, dans *Critias*, en détermine la position géographique, puisqu'il dit qu'au delà de l'Atlantide, séparée des Colonnes d'Hercules (Gibraltar) seulement par un détroit, il existe de grandes îles : ce sont les Antilles; qu'au delà de ces îles, il y a la grande terre ferme : c'est bien l'Amérique; et que derrière cette grande terre ferme est la grande mer, qui est nécessairement le Pacifique.

Les prêtres égyptiens qui instruisaient Solon lui dirent, en parlant de l'Océan et de cette grande terre ferme : « Là est une véritable mer, et la terre qui l'environne est un véritable continent. » Théopompe, ancien auteur grec, dont on a la *Méropide*, dit que les Méropiens habitaient un vaste continent éloigné, et ses indications font encore reconnaître l'Amérique. C'est cette même terre que Silène signalait à Midas au delà de l'Océan, et qu'aurait habitée Mérope.

Le même Silène (1) raconte que ce continent nourrit une infinité de grands animaux et des hommes plus grands que les nôtres; qu'ils ont aussi de grandes villes, des mœurs et des lois opposées aux nôtres, et qu'ils possèdent beaucoup d'or et d'argent. Avienus, qui, dans le quatrième siècle, traduisit plusieurs ouvrages grecs, dit qu'il y a au delà de l'Océan des terres et les rivages d'un autre monde. Diodore de Sicile, 44 ans avant Jésus-Christ, écrivit un grand nombre de livres sur les divers peuples de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; et dans ses récits, il nous dépeint assez clairement l'Amérique, sous le nom d'*île*, parce que les anciens en ignoraient l'étendue et la configuration.

« Elle est éloignée, dit Diodore, de la Lybie (Afrique), de plusieurs journées de navigation, et située à l'Occident. Son sol est fertile, montagneux et d'une grande beauté. Cette île est arrosée par des *fleuves navigables*. On y voit des maisons somptueusement construites; la région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toutes espèces (1). La chasse fournit aux habitants nombre d'animaux divers... Enfin, l'air y est si tempéré, que les fruits des arbres et d'autres productions y viennent en abondance pendant presque toute l'année.

« Jadis cette île était inconnue *à cause de son éloignement* du continent, et voici comment on la découvrit.

« Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu; ils établirent un grand nombre de colonies dans la Lybie et dans les pays occidentaux de l'Europe (2).

« Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des Colonnes d'Hercule, sur la mer nommée l'Océan. Ils fondèrent la ville de Gadira (Cadix)...

« Les Phéniciens avaient donc mis *à la voile* pour explorer le littoral situé en dehors des Colonnes d'Hercule, et pendant qu'ils longeaient la côte de la Lybie (Afrique), ils furent jetés *par des vents violents fort loin dans l'Océan*. Battus par la tempête pendant beaucoup de jours, *ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé*. Ayant pris connaissance de la richesse du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants en mer, vou-

(1) Dans Ælianus, Histor., III.

(1) L'expression de *montagneux* pouvait peut-être désigner aussi, dans le style de Diodore, les forêts vierges, comme chez les Espagnols qui nomment un bois, *monte*, et une forêt vierge, *montagna*.

(2) Les recherches faites par les historiens espagnols, ont fait connaître que, longtemps avant les invasions des Maures en Espagne, cette contrée avait un grand nombre de localités qui portaient des noms phéniciens.

laient aussi y envoyer une colonie ; mais ils en furent empêchés par les Cartaginois (1).

« Ces derniers craignaient, d'un côté, qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie. D'un autre côté, ils la regardaient comme un asile où ils pourraient se retirer dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage. Car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer, ils pourraient se transporter avec toutes leurs familles dans cette île ignorée des vainqueurs. »

Dans un écrit d'Aristote (2), celui-ci dit que ce fut la crainte de voir les colons secouer le joug de la Métropole carthaginoise, et nuire au commerce de la mère patrie, qui engagea le sénat à décréter *la peine de mort contre quiconque tenterait de naviguer vers cette île*. Il décrit aussi une région fertile, abondamment arrosée et couverte de forêts, qui avait été découverte par les Carthaginois *au delà de l'Atlantique*. Ce récit, comme on le voit, cadre bien avec celui de Diodore, et il fait voir que les habitants de Carthage, qui étaient eux-mêmes des colons phéniciens, connaissaient les terres occidentales de l'Océan.

Des diverses citations que nous avons faites, il résulte que l'Océan et l'Amérique étaient bien connus des peuples anciens, les uns pour y avoir été et les autres par la tradition. Selon Appien, d'Alexandrie, les Phéniciens fondèrent Carthage cinquante ans avant la prise de Troie ; et Cadix remonte presque à cette époque. La construction du temple de Jérusalem est postérieure à la chute de Troie, de 156 ans, d'après la chronologie sacrée et profane de Halls ; suivant les marbres de Paros, la prise de Troie eut lieu 1,209 ans avant Jésus-Christ, et la construction du Temple, selon le texte hébreu de la Bible, 1,012 ans avant l'ère chrétienne, différence de 197 ans. La moyenne de 156 et de 197 dépasse 176 ans.

Selon Hérodote, Tyr fut fondée 2,750 ans avant Jésus-Christ, et suivant Josèphe, seulement 1,255 ans avant : la moyenne de ces deux nombres dépasse 2,002 ans. Selon Josèphe et Lenglet de Fresnay, les règnes de Salomon et d'Hiram eurent lieu 1,026 ans avant Jésus Christ ; d'où il résulte que les Tyriens étaient établis au moins 976 ans avant les règnes de ces deux rois. Tyr était elle-même une colonie de Chananéens ou Phéniciens établis d'abord à Sidon : c'est pourquoi le prophète Isaïe l'appelle la *Fille de Sidon*.

Or, Sidon, que l'on surnommait la *Ville des Pêcheurs*, avait une population de marins ; ils étaient des navigateurs entreprenants, hardis, commerçants et industrieux. Quant à Carthage, sa fondation remonte assez exactement à 206 ans avant la construction du Temple de Jérusalem, puisque, pour avoir cette date, il suffit d'ajouter aux 156 ans donnés par Halls et qui sont postérieurs à la chute de Troie, les 50 ans qu'indique Appien d'Alexandrie, et qui sont antérieurs à la prise de cette ville.

Ainsi, les Phéniciens fréquentaient les mers depuis plus de 900 ans avant le règne de Salomon, et les Carthaginois depuis plus de 200 ans avant le règne de ce roi. Il est donc évident que, dans cet intervalle, ces peuples maritimes avaient exploré le littoral oriental de l'Afrique, la mer Rouge et celle des Indes ; les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe ; qu'ils avaient découvert les côtes de l'Amérique, et qu'ils y avaient fait plusieurs expéditions avant l'époque de Salomon et d'Hiram.

Les Hébreux ne l'ignoraient pas, puisque Salomon se servit de l'expérience des marins de Tyr, pour y envoyer sa flotte ; et que le prophète Jérémie (1) s'écrie dans ces termes : « A tous les rois de Tyr et à tous les rois de Sidon, et aux rois *des îles qui sont au delà des mers*. »

Le *Melkarth* (l'Hercule des Phéniciens) qui devint la divinité tutélaire des Phéniciens et de Tyr, fit, d'après l'histoire, des expéditions dans l'Ouest de l'Océan. Cela explique pourquoi il devint le Patron des *colonies* phéniciennes et carthaginoises, et qu'il eut un temple à Cadix.

On peut se rendre un compte assez exact de l'état d'avancement dans l'étude des mers par les Phéniciens et les Carthaginois, en lisant le *Périple* d'Hannon, qui nous fait connaître la navigation de cet amiral autour de l'Afrique. Parmi les autres navigateurs carthaginois qui ont laissé un renom, on cite encore Imilcon, qui explora le littoral de l'Espagne et des Gaules, ainsi que Pytheas, qui alla jusqu'à *Thulé* ou l'Islande.

On ne connaît point toutes leurs expéditions ni celles des autres marins de leur nation dans les mers de l'Ouest ; mais qu'on lise les écrits des Grecs, des géographes arabes et de plusieurs autres auteurs de l'antiquité, on se convaincra qu'au temps de Salomon, ainsi que le dit la Bible, les Tyriens étaient des marins expérimentés ; on se con-

---

(1) Ceux-ci étaient eux-mêmes des Phéniciens fondateurs de Carthage.

(2) *De Mirab. auscult.*, cap. LXXXIV.

(1) JÉRÉMIE, ch. XXV, v. 22.

vaincra encore que l'Amérique était parfaitement connue par les dominateurs des mers, qui savaient se réserver le monopole du commerce et de la navigation transatlantique. Dès lors on s'expliquera facilement les voyages triennaux des flottes d'Hiram et de Salomon vers le Nouveau-Monde, et leur stationnement dans les eaux du fleuve de Soliman, Soriman, Sorimao, ou Solimao, qui est véritablement *Solima*, en hébreu ; car l'on ne saurait désormais douter, que c'est là, dans le fleuve de Salomon, auquel nous avons donné le nom des Amazones, que se rendaient et stationnaient si longtemps chaque fois, et avec sûreté, les vaisseaux de ces rois.

Que l'on ne perde pas de vue les étymologies, les rectifications que nous avons faites dans la lecture des termes hébreux, leurs traductions et leurs comparaisons avec ceux de la langue quichua, qui nous donne la signification de ces termes, lesquels désignent les lieux et les objets nommés dans la Bible ; qu'on y joigne les récits du Livre sacré des Juifs et ceux des auteurs profanes de l'antiquité, en ce qui touche la navigation de ces temps reculés. Quant aux dates, nous voyons la concordance qui existe entre la chronologie de l'histoire profane et celle de l'histoire sainte. Portons notre attention sur cette partie de l'Amérique, qui eut des peuples civilisés bien avant l'Europe ; les ruines de leurs monuments donnent à penser que leur antique civilisation, qui s'est éteinte graduellement, pourrait disputer en grandeur celle des anciens peuples de l'Asie et de l'Egypte.

Il est encore remarquable que la religion et les coutumes des Antis de l'Amérique du Sud présentaient de nombreuses analogies avec celles des Orientaux, y compris les Juifs. Enfin, considérant la proximité des côtes de l'Afrique et du Brésil, la facilité de leurs communications et les nombreuses preuves que nous avons données de la présence des Hébreux dans le fleuve des Amazones, et d'où ils rapportèrent des objets ayant des noms quichua, il nous semble que la question des voyages des flottes de Salomon et d'Hiram se trouve géographiquement et historiquement résolue ; et cette solution est entièrement due à nos études de philologie comparée.

Disons que la langue quichua est encore parlée par trois millions d'*Antis*, habitant les Andes de Bolivie, du Pérou et de l'Equateur. Elle est un monument vivant de l'antiquité asiatique et américaine, et le plus précieux peut-être des temps anté-historiques.

Pour compléter nos recherches comparatives du quichua avec plusieurs langues asiatiques, dans lesquelles nous avons retrouvé les traces ou plutôt les restes de cette langue primitive et universelle, il nous faudrait encore deux années d'un travail assidu. Cette étude à continuer est de la plus grande importance, puisqu'elle nous a déjà permis, non-seulement de décider la question géographique et historique qui fait l'objet du présent Mémoire, mais qu'elle nous procurerait encore, par de nombreux exemples semblables, l'occasion d'expliquer au moyen du quichua un grand nombre d'autres faits.

Nous voyons dans cette langue antique toute une révélation ; elle nous semble exceptionnelle, en ce sens, qu'elle jette une vive lumière sur l'histoire des temps les plus reculés, et même sur l'époque primitive du genre humain ; car nous y trouvons l'origine et la signification des noms les plus anciens, et elles nous ont mis à même de rectifier plusieurs points qui intéressent l'histoire traditionnelle, et d'ajouter des commentaires aux textes de la Bible et des auteurs profanes.

Nous devons faire remarquer encore que le quichua, ayant dû conserver sa prononciation originelle, puisque les Antis, par leur position géographique, ont été préservés de ces grandes invasions qui anéantirent les peuples anciens, le quichua, disons-nous, peut servir à retrouver la prononciation véritable d'un grand nombre de mots hébreux, chaldéens, assyriens, phéniciens et égyptiens, puisque ces langues ont conservé une partie de celle de ces Antis de l'Amérique.

Si nous portons nos regards sur les magnifiques ruines des cités de l'Egypte et de l'Asie, nous voyons que leurs inscriptions confirment non-seulement ce que nous disent les historiens de l'antiquité, mais encore qu'elles complètent les pages qui manquent à leurs écrits. Il n'en est pas de même pour l'Amérique, sur laquelle plane encore un immense et profond mystère. Là aussi se rencontrent de grandes ruines : celles du Mexique surtout surpassent par la beauté, la perfection de leur architecture et de leurs sculptures, ainsi que par une fantaisie originale, bizarre, mais admirable, le grand art, le fini, que nous trouvons dans les monuments des anciens peuples du vieux continent.

Quelle patience ne doit-on pas reconnaître dans le peuple américain de l'antiquité, qui est parvenu à atteindre de si merveilleux résultats, sans avoir jamais possédé le fer ni l'acier pour tailler et creuser la pierre et pour l'arracher des entrailles de la terre ! Quels moyens mécaniques employaient-ils pour élever et asseoir les blocs qui ont servi aux murailles de leurs édifices ? On est donc obligé de reconnaître que les Américains ont eu, dans l'an-

tiquité, des hommes de génie, des mathématiciens, des ingénieurs et des artistes. En établissant le parallèle entre les monuments mexicains et ceux de l'Egypte et de l'Asie, on est obligé de convenir que ce ne sont point des architectes de ces deux derniers pays, ni les Grecs, qui sont allés fonder en Amérique les édifices qu'on y admire; car, s'il en eût été autrement, ils seraient postérieurs aux monuments du vieux continent, et l'architecture transportée dans le nouveau monde aurait conservé le caractère égyptien, ou grec, ou asiatique.

N'est-il pas vrai que l'architecture et la sculpture ont eu partout leur commencement, leur période d'enfance, que leur progrès et leur perfection ne sont dus qu'à la succession des siècles, pendant lesquels l'expérience s'acquiert et le goût se forme? Eh bien! en Egypte, le contraire eut lieu : les archéologues y ont observé, que plus ils portent leurs recherches vers les temps primitifs de la fondation de la première dynastie égyptienne, plus la sculpture s'y trouve belle et parfaite, plus cet art y montre des formes admirables, qui cadrent avec une architecture plus gracieuse que celle des siècles postérieurs. Or, dans ses commencements, l'Egypte était barbare; dès la première époque de la monarchie, les indigènes n'ont pu débuter par la perfection dans l'art de construire et de sculpter.

Les arts en Egypte ont donc eu leur berceau dans un autre pays et chez un peuple plus ancien dans la civilisation; et ce peuple étranger, inconnu, est bien celui qui implanta sur le sol nilotique les choses merveilleuses dont on voit les vestiges. D'ailleurs l'intrusion d'une race étrangère sur le continent africain n'est pas douteuse. Les auteurs grecs ne nous racontent-ils pas l'invasion de la Lybie et de l'Egypte par les vaisseaux et les armées des Atlantes, avant le cataclysme de leur île? Ces mêmes historiens ne vantent-ils pas la grande civilisation de ce peuple, ses beaux-arts et les merveilleux édifices de l'Atlantide?

Les Egyptiens et les Phéniciens n'affirmaient-ils point qu'ils tenaient leurs dieux et leurs lois des Atlantes? Ceux-ci, aussi bien que les Américains, pouvaient-ils ignorer qu'ils appartenaient à la même famille du genre humain, dont le berceau était en Asie, et qui s'était répandue sur toute la face du globe? Si la marine des Atlantes était aussi considérable que nous le dit Platon, est-il douteux qu'ils dominaient en Amérique ou qu'ils y commerçaient? D'où vient que les prêtres égyptiens pouvaient si bien désigner à Solon, qu'ils instruisaient, la position de l'Atlantide, des Antilles, de la *Grande terre ferme* en arrière de ces îles, et celle de la *Grande mer*, derrière cette grande terre ferme?

Les relations étaient donc établies, avant le cataclysme, entre l'Egypte, l'Atlantide et l'Amérique. Les Atlantes dominaient sur les mers et y faisaient le commerce interlope; mais lorsqu'ils se décidèrent à faire la conquête de la Lybie, de l'Egypte et de la Tyrrhénie (Italie), par de grandes invasions, il est probable qu'ils avaient avec eux les Américains, frères d'une commune origine. En effet, les anciens Egyptiens étaient, comme le sont encore les indigènes américains, des hommes imberbes et à peau rouge. C'est pourquoi dans l'Avertissement de notre ouvrage, publié (1) sous le titre d'*Amérique équatoriale*, nous avons dit que les anciens Egyptiens étaient une colonie d'Atlanto-Américains; et c'est à eux que nous attribuons la perfection des monuments de la première époque de l'Egypte.

Maintenant, que l'on voie les belles ruines des édifices et des anciennes cités de l'Amérique, qui font l'admiration des archéologues; que l'on sache encore que dans les inscriptions monumentales on retrouve des lettres, des figures, qui sont communes au Mexique et à l'Egypte. N'est-ce point déjà un commencement de preuves du contact des peuples des deux continents? On possède encore d'autres preuves archéologiques constatant la communauté d'idées entre les Américains et les peuples de l'ancien continent, et il les doivent à une même origine. Si du fait archéologique nous passons à la comparaison du culte mythologique, nous trouvons de grands rapprochements entre celui du vieux monde et des anciens peuples du Mexique et du Pérou.

Ces faits sont suffisamment démontrés par les savants écrits de l'abbé Brasseur de Bourbourg : il y a plus, c'est que cet écrivain, en s'étendant sur les mythes et la civilisation ancienne de l'Amérique, montre leur concordance avec ceux de l'ancien monde. M. Brasseur de Bourbourg, qui a sous presse un nouveau travail sur le Mexique; un égyptologue américain, M. Rillieux, qui achève des travaux poursuivis pendant dix ans de persévérance; et le comte de Waldeck, qui s'occupe de la publication d'un grand ouvrage archéologique sur les monuments mexicains, vont bientôt attirer l'attention du monde savant et jeter une lumière nouvelle sur toutes ces questions.

Quant à nous, qui faisons de la philologie comparée, nous avons retrouvé chez les *Antis*

(1) Chez Renouard, édit., rue de Tournon.

du Pérou et de l'Equateur, une partie de la langue des anciens égyptiens et nous en possédons déjà quelques centaines de mots. les Atlantes qui envahirent la Lybie, l'Egypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie, et qui échouèrent à l'attaque qu'ils firent contre Athènes, pourraient bien être, en partie, de ces Américains, dont nous trouvons l'étymologie dans la langue hiéroglyphique des Egyptiens et dans l'*Atlantis* des Grecs.

En effet, *anti* est le nom des Andes du Pérou, dans la langue de ce pays; or, en égyptien, *anti* signifie «vallées et montagnes; (1).» *Atl* peut avoir diverses origines : dans la langue nahuatl duMexique, il signifie «eau, sommet;» d'après ceci, *atl-antis* représenterait l'union des populations maritimes du Mexique et des îles atlantiques, ainsi que des populations des vallées et montagnes des Andes, nommées *Antis*.

En égyptien hiéroglyphique, on a le terme *atr* (2), « région, pays, » or, la lettre égyptienne *r* est la même que *l*; on peut donc lire *atl*; ainsi, d'après l'égyptien, le nom des peuples *atlantis* indiquerait qu'ils habitaient la « Région des vallées. »

Par nos tableaux de philologie comparée entre le quichua (3), l'égyptien et la plupart des langues les plus anciennes de l'Asie, et dans lesquelles nous avons relevé des centaines de mots ayant des significations identiques au quichua, nous avons la preuve que nous avons découvert l'*ancienne langue universelle*, qui est restée au fond de toutes les langues, du nord au sud, et de l'ouest à l'est de l'Asie. Ce travail, intéressant pour les philologues, sera publié dès que nos moyens nous permettront de le faire.

Le quichua, dont nous avons suivi les traces jusqu'à l'origine de l'homme, est, selon nous, la langue universelle qui se perdit à la confusion de Babel, et qui se dissémina avec la dispersion des peuples; elle a d'abord donné naissance à la langue kamite ou kouschite, qui se répandit dans l'ouest de l'Asie et en Egypte; puis aux langues sémitiques, qui en contiennent des centaines de mots; le chinois et le sibérien ostiak en possèdent un grand nombre; enfin, pour preuve de son affinité avec le sanscrit, source des langues aryanes ou indo-germaniques, nous avons relevé environ cinq cents mots quichuas du dictionnaire hindoustani.

Comme l'on ne saurait prétendre que le quichua s'est formé de toutes les langues du vieux continent avant de passer en Amérique, il faut bien avouer, qu'étant resté au fond de toutes les autres anciennes langues, il est lui-même l'ancienne langue universelle. Ainsi, dès les temps anté-historiques, il y avait eu par des migrations des communications entre les peuples de tous les continents: c'est ce qui explique comment plusieurs auteurs grecs ont fait allusion à des terres situées au delà de l'Océan, et que les Phéniciens en avaient gardé les traditions et s'y rendaient.

Vicomte ONFFROY DE THORON.

(1) *Egypt's Place universal history, by Bunsen, translated by Cottrell, with additions by Samuel Birch.* Voir *ant* et *anti*, vol. V, p. 346 et 356.

(2) *Egypt's Place*, etc., p. 352 et 353.

(3) Les philologues peuvent consulter les divers dictionnaires de la langue quichua, par Torres Rubio, Francisco del Canto, Diego Gonzales Holguin et Tschudi, ainsi que le glossaire des langues du Brésil, par C. F. Ph. Martius; ils se complètent mutuellement: les plus volumineux sont ceux de Holguin et de Tschudi.

FIN

Paris. — Imprimerie internationale de G. Towne, rue d'Aboukir, 9.

